

Malgré les promesses

NORAH SHARIFF



Les éditions
Diverses Syllabes

MALGRÉ LES PROMESSES

a été publié sous la direction littéraire de Madioula Kébé-Kamara.

Image de couverture : Elena Dijour / istockphoto.com

Maquette de couverture : Bruno Ricca

Conception de la couverture : Nolwenn Theux

Mise en pages et adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Révision : Si Poirier

Correction : Andréanne Beaulieu

© 2026 Norah Shariff et les Éditions Diverses Syllabes

ISBN 978-2-925245-06-3 • epub 978-2-925245-08-7 • pdf 978-2-925245-07-0

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Malgré les promesses / Norah Shariff.

Noms: Shariff, Norah, 1980- auteur.

Identifiants: Canadiana 20260026298 | ISBN 9782925245063 (couverture souple)

Classification: LCC PS8637.H375 M35 2026 | CDD C843/.6—dc23

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Dépôt légal – 2^e trimestre 2026
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits réservés

Malgré les promesses

NORAH SHARIFF



D'origine algérienne et ayant grandi en France, **Norah Shariff** vit au Québec depuis 2001. Son premier roman, *Les secrets de Norah* (Éditions JCL), a rencontré un succès international et a été traduit en sept langues. Dans son nouveau roman *Malgré les promesses*, Norah Shariff poursuit son exploration sensible et profonde des relations humaines, des blessures intimes et des liens familiaux fragiles. Elle invite le lectorat dans des univers où l'amour, la dépendance et les choix impossibles se côtoient avec intensité.

*Aimer jusqu'à la déchirure. Aimer même
trop, même mal.*

Jacques Brel – *La quête*

CHAPITRE I

Prémices

Sarra. C'était le nom que Dalila avait choisi pour sa fille. Elle se tenait seule, au milieu des infirmières et de l'obstétricienne. Les murs, d'un blanc cassé sans âme, avalaient la lumière blafarde des néons. L'odeur stérile du désinfectant flottait dans l'air. Le drap de la table d'accouchement, froissé et humide, collait à sa peau. Une chaise vide placée tout près témoignait d'une absence, celle de quelqu'un qui aurait dû être là.

Toute sa famille vivait en Algérie. Ils avaient désapprouvé sa relation avec Antoine, un Français. Depuis, les échanges s'étaient raréfiés et les conversations étaient devenues superficielles.

Pourtant, malgré les tensions, son père et son frère avaient promis de faire le déplacement pour l'arrivée du bébé. Leur absence, ce jour-là, n'en pesait que plus lourd. Ils devaient être là. Seul un concours de circonstances les en avait empêchés.

Et puis, il y avait sa mère. Elle aussi était absente pour une tout autre raison. Son cœur se serra davantage à cette pensée. Plus que tout, elle aurait voulu sa présence à ses côtés. Avoir sa main serrée dans la sienne, sa voix douce, son sourire pour l'apaiser.

Un mince soulagement persistait tout de même. Pour cet instant décisif, son père avait accepté de mettre leurs différends de côté. C'était déjà ça.

C'est donc ainsi que Sarra vint au monde, au milieu des cris d'une femme seule et résolue.

Dès le premier regard, Dalila ressentit cette promesse d'amour inconditionnel qui la traversa comme une onde de chaleur. Sarra ne pesait que sept livres et elle avait déjà une chevelure noire et dense. Lorsqu'elle ouvrit ses petits yeux sombres, elle cessa aussitôt de pleurer et chercha instinctivement le sein de sa mère. La jeune maman sentit alors son cœur se gonfler, chaque battement répétant la promesse silencieuse « je te protégerai, envers et contre tout ».

*
* * *

Dalila, pharmacienne, avait épousé Antoine, charpentier, malgré le désaccord de ses parents. Et celui-ci, après avoir perdu son emploi, avait reçu un cadeau inattendu de son beau-père, une épicerie.

— Ils veulent simplement te donner un moyen de gagner ta vie, rien de plus, lui expliqua-t-elle pour apaiser ses doutes.

La générosité du père de Dalila était celle d'un homme pragmatique ; il ne donnait rien sans raison. Persuadé que l'honneur de sa famille fût souillé par cette union, il tenta tout de même de sauver la face en évitant que sa fille n'ait à mendier un jour. Malgré leurs différends, il gardait pour elle une affection muette, ancrée quelque part entre la fierté et la douleur. Il ne lui en voulait pas d'aimer cet « autre ». Pas

vraiment. Ce qu'il ne pouvait lui pardonner, c'était qu'elle n'avait pas vu ce que ce choix représentait. Ce qu'il effaçait. Il suffisait qu'il entende son nom de famille écorché par une bouche étrangère pour sentir remonter en lui l'humiliation ancienne. Celle de son peuple déraciné, arraché à sa terre, à sa langue et ses rites. Ses parents, ses oncles et ses tantes avaient vécu cette dépossession de plein fouet, tous tassés dans des HLM. Lui-même avait grandi dans l'ombre peuplée de souvenirs que les adultes taisaient pour ne pas transmettre la honte, mais qui coulaient dans ses veines malgré tout. Il s'était juré qu'il ne plierait jamais. Qu'il marcherait la tête haute dans un monde qui le regardait toujours de biais. Son origine, il en était fier, même si cette fierté ressemblait parfois à une plaie vive. Un jour, il se l'était promis, son nom ornerait les enseignes de ses commerces, en lettres grandes et dorées. Et ce serait sa revanche, une consolation sur les blessures héritées de la colonisation, sur les silences des générations passées, sur les regards pleins de commisération dans les bureaux de l'immigration. Alors, quand sa propre fille lui annonça que son cœur avait choisi le camp adverse, ce n'est pas la désobéissance qui le brisa. C'est ce sentiment terrible qu'elle venait, sans le savoir, de tracer une ligne de sable sur leur mémoire commune. Comme si elle avait choisi l'oubli. Comme si elle reniait tout ce qu'ils avaient été. Tout ce qu'il a été.

Dalila et Antoine se rencontrèrent par un accident qui donnait l'impression d'avoir été orchestré par le destin. Dalila, qui sortait d'une cafétéria un café brûlant à la main, le heurta de plein fouet. Le liquide chaud lui brûla la peau, provoquant des cloques presque instantanément. Honteuse et coupable, elle l'accompagna à l'hôpital. « Je suis vraiment désolée », répétait-elle sans cesse, tandis qu'il riait entre

deux grimaces de douleur, amusé par son air catastrophé. Une complicité commença à naître, si bien qu'ils échangèrent leurs numéros avant de quitter l'hôpital. C'est ainsi que leur histoire débuta.

Au départ, tout était simple, fluide et beau. C'était le temps suspendu, quand l'amour ne connaît ni rancunes ni peur, juste l'élan pur de deux âmes qui s'approvoisent. Pour Antoine, chaque instant passé auprès d'elle était précieux, une parenthèse qui effaçait la fatigue et le bruit du monde. Il travaillait sur les chantiers, sous le ciel cuisant ou sous la pluie, à soulever des poutres et à couler du béton, à construire la vie des autres à coups de marteau. Ses journées commençaient avant l'aube et se terminaient parfois très tard. Il n'était pas de ceux qui parlent pour ne rien dire. Avec elle, il était démonstratif. Il avait cette façon bien à lui de dire « je t'aime » sans mots, en posant simplement une main sur sa joue ou en déposant un baiser sur son front. Malgré l'usure du corps que ses journées lui imposaient, il s'empressait de la rejoindre toujours avec un petit bouquet de fleurs. Il voulait la voir sourire, car c'était ce qu'il trouvait de plus beau en elle. Le soir, ils se parlaient longuement, couchés côte à côte, à refaire le monde et, lorsque la fatigue les gagnait, ils s'écoutaient simplement respirer. Elle aimait poser la tête sur sa poitrine et compter les battements de son cœur. Il la regardait dormir, ému de tant de confiance, et se disait qu'il ne laisserait rien lui arriver. Il savait aussi qu'il la voulait pour lui, pour toujours et très vite. Il comprit que, pour ce faire, il devait lui demander sa main. Ainsi, leur destin serait scellé.

CHAPITRE II

Pas de youyous

Le 25 décembre alors que tous deux se promenaient dans le parc voisin, admirant la nappe blanche de neige tombée la veille, Antoine, dans un élan candide, posa un genou à terre, le corps tremblant d'espoir, pour lui demander de partager sa vie pour toujours. Dalila accepta, ravie, car elle aussi sentait que c'était le bon. Pour l'entourage, leur union semblait précipitée. Pour les deux amoureux, il ne pouvait en être autrement. C'est pourquoi, sept mois seulement après leur rencontre, ils se marièrent. Leur mariage se déroula à la mairie devant une petite poignée de témoins. Petite robe blanche pour elle et costard-cravate pour lui. Rien de bien frivole pour l'occasion. Les deux amoureux aimaient la simplicité et n'en demandaient pas plus. La mère d'Antoine était présente et fit office de témoin. Il était son fils unique qu'elle avait élevé seule. C'était une immense joie pour elle que de voir son enfant se marier. Elle appréciait beaucoup Dalila et trouvait qu'ils faisaient un couple parfait. La fête se poursuivit dans leur appartement. Les invités étaient peu nombreux, mais l'ambiance y était.

Dalila ressentit à la fois l'excitation et le manque. Ses parents étaient absents, leur désapprobation flottait dans l'air, un froid obstiné qui résistait aux guirlandes scintillantes et à la musique chaleureuse. Seul Adam, son frère cadet, était passé outre le jugement de la famille pour lui tenir compagnie.

Plus jeune qu'elle de trois ans, ils étaient très proches l'un de l'autre et se ressemblaient beaucoup, hormis les vingt centimètres qu'il avait de plus qu'elle. Avec son corps élancé et athlétique ainsi que son regard perçant aux yeux verts, il ne laissait aucune demoiselle indifférente. Lors de la soirée, les amies de Dalila auraient souhaité qu'il les invite à danser, mais son attention était toute rivée vers sa grande sœur avec qui il dansait sur leurs chansons préférées.

— Sois heureuse, grande sœur, murmura-t-il en lui serrant doucement les mains.

— Merci, Adam. Tu es élégant aujourd'hui. Très chic !

— Et toi, alors ! Tu es magnifique ! Dommage que nos parents ne soient pas là. Peut-être auraient-ils enfin versé quelques larmes de fierté.

Elle haussa les épaules, tandis qu'il sentit sa main se crispier dans la sienne.

— Ne rêve pas trop... Mais t'inquiète, leur absence, je m'en fiche. L'essentiel est là, ajouta-t-elle en désignant Antoine d'un regard tendre. Celui-ci, debout près du buffet, heureux comme un enfant. Si jamais ils veulent voir les photos, montre-les-leur, sans te forcer.

— Compte sur moi, répondit Adam avant de prendre un ton plus sérieux. Je t'aurais tout de même bien vue faire un défilé avec de belles robes brodées traditionnelles, hmm... des caftans, c'est ça ?

— Oui, fit-elle en riant. J'aurais pu mettre un caftan, un karakou ou même une blouse oranaise. Ah ! Mais je vais me contenter de ma robe blanche. Qu'en dis-tu ?

— Elle est très belle, ta robe blanche, grande sœur.

Il parut soudainement songeur.

— Alors, comme ça, c'est le bon ?

— Je n'aurais pas dit oui, sinon.

Son cœur se serra en décelant une ombre d'inquiétude chez lui.

— Tu as un doute ? poursuivit-elle.

— Pas un doute, répondit-il après un moment de réflexion. Juste... sept mois, c'est court, non ?

Elle dirigea son regard vers le lustre comme si cette décoration avait besoin d'attention.

— Peut-être. Mais je sais ce que je ressens. Le jour où je l'ai rencontré, j'ai su. Comme un coup du destin.

Adam sourit légèrement.

— Un jour, ils verront combien tu es heureuse et ils reviendront vers toi. J'en suis certain. Pardonne-leur.

— Je n'ai rien à leur pardonner, Adam. Je leur en veux un peu, c'est vrai, mais crois-le ou non, je comprends parfaitement leur réticence face à ce mariage. Et papa... Comment veux-tu qu'il ne craigne pas pour sa fille ?

La musique changea. Le raï envahit la salle. Antoine tenta quelques pas maladroits, mais sincères. Dalila sentit son cœur se serrer. Elle entendit son père râler dans sa tête, les vieilles rancunes, les mots amers sur « les Français ». Et pendant qu'elle observait son mari lever les bras, ridicule et joyeux, elle pensa : *voilà ce qu'il n'aurait jamais compris.*

— Il a de l'amertume envers les Français. Tu te souviens combien il pouvait en parler pendant des heures, il rabâchait sans cesse sur eux, sur nos cultures différentes, sur nos histoires complexes et entremêlées. Alors, imaginer sa fille en épouser un, c'est trop pour lui. C'est à moi, maintenant, de leur prouver que j'ai fait le bon choix et qu'ils n'ont rien à craindre. Que notre culture, je la porte en moi et que ce n'est certainement pas Antoine qui va me l'effacer. Au contraire ! Il aimerait tant être accepté et enfin pouvoir se baigner dans nos coutumes. Regarde-le ! Il danse sur du raï ! dit-elle le regard attendri.

— Il va falloir lui donner quelques leçons de danse, s'il te plaît, ajouta Adam entre deux éclats de rire.

Ils dansèrent, chantèrent, s'aimèrent jusqu'à l'aube. Pour les nouveaux mariés, la vie était douce, légère, à l'image d'un bonheur simple et prometteur. Malheureusement, le destin prit bientôt une tournure tragique. Quelques mois après leur mariage, alors qu'Antoine rentrait chez lui après une longue journée de travail, sa moto dérapa dans un virage serré. Il fut projeté contre un poteau, inconscient avant même que son casque ne touche le sol. Dalila reçut un appel d'une infirmière au ton maîtrisé qui lui annonça que son mari avait été transporté d'urgence à l'hôpital. À son arrivée, elle le trouva allongé, branché à une panoplie de machines, vivant, mais le visage tuméfié. Après une batterie d'examens, le diagnostic tomba. Il souffrait de plusieurs fractures lombaires et de lésions nerveuses. Le médecin lui expliqua que par chance, la moelle épinière, bien qu'endommagée, n'était pas sectionnée. Il faudrait attendre, observer et espérer. Antoine resta hospitalisé durant quelques semaines. Il avait mal, tout le temps. Les

calmants l'assommaient et ne suffisaient pas à effacer la douleur. Dalila passait ses journées à son chevet, essayant de garder le sourire, même quand il ne parlait plus. Elle l'aidait à manger, à se redresser et à accepter les soins. Le médecin lui expliqua que la rééducation serait longue et que les efforts physiques seraient désormais hors de sa portée. Ce jour-là, elle vit la lueur s'éteindre dans les yeux de son époux. À sa sortie d'hôpital, afin d'apaiser ses souffrances, on lui prescrivit des analgésiques opioïdes.

— Fais attention, Antoine. Je ne voudrais pas que ça devienne... compliqué, annonça-t-elle, inquiète.

Forte de son expérience de pharmacienne, elle savait combien le risque de dépendance à ces médicaments était réel, et son intuition lui soufflait qu'il n'y échapperait peut-être pas. Il détourna les yeux, manifestement troublé.

CHAPITRE III

Un cadeau doux-amer

Les médecins avaient raison, la réadaptation d'Antoine s'avérait douloureuse et exténuante. Chaque mouvement, chaque étape de ses exercices de récupération était une lutte contre son propre corps, autrefois fort et agile, maintenant brisé et rigide. Sa patience, déjà éprouvée, fondait à vue d'œil, et une humeur sombre le gagnait de plus en plus. Lui, qui avait toujours été jovial et rieur, n'était plus qu'une ombre grincheuse, en proie à une fatigue perpétuelle et à des douleurs persistantes. Dalila, de son côté, s'armait de patience. Elle essayait de le soutenir, de comprendre sa colère, malgré son sentiment d'impuissance et de profonde solitude. Isolée de ses parents et, par instants, même de son propre époux. Tentant de lui offrir une échappatoire, elle prit son courage à deux mains et contacta son père afin de lui exprimer ses inquiétudes et de lui demander s'il serait prêt à offrir un poste de commis à son époux, qui était en arrêt de travail depuis plusieurs mois. Cela lui permettrait de s'occuper et de faire rentrer un peu d'argent. Elle ne lui avait pas parlé depuis plus de trois semaines et leurs conversations avaient toujours tendance à rester en surface afin d'éviter de laisser leur rancœur prendre trop de place. En abordant ce sujet, elle savait qu'elle devait s'attendre à des reproches. Lorsqu'elle lui résuma la situation, son père sauta immédiatement sur de mauvaises conclusions.

— Il joue à la moto et maintenant, ma fille mendie ?

— Non, papa, tout va bien financièrement... pour l'instant. Je souhaiterais juste qu'Antoine s'occupe. Il ne va pas bien depuis son accident et je sais que ça lui ferait du bien de travailler. Seulement, il ne peut plus se permettre de travail physique, alors...

— Et je vais dire quoi aux autres ? la coupa-t-il. Que ma fille est pharmacienne et mon beau-fils ? Ah, lui, il est caissier. Non, ma fille !

Un silence s'installa au bout du fil. Le père se reprit.

— Dalila, je suis et j'ai toujours été contre votre union, mais tu es ma fille, mon sang. Malgré mon désaccord, Dieu sait que je t'aime. Un jour ou l'autre, ton frère et toi allez hériter de mes commerces, alors autant vous en offrir un tout de suite.

La stupéfaction coupa la parole de Dalila.

— Tu es là ?

— Papa, je...

— Je sais ce qu'il se passera d'ici quelques mois si vous n'acceptez pas mon offre ; tu m'appelleras pour me dire que vous êtes sans le sou.

— Alors, arrange-toi pour qu'il accepte. Mon beau-fils sera patron et non un commis.

Après leur conversation, Dalila fut soulagée de savoir que son père ne l'abandonnait pas. À présent, il fallait convaincre son époux d'accepter l'offre. Le connaissant, sa fierté en prendrait probablement un coup. Elle décida d'attendre le bon moment pour lui en parler.

*
* *

Insidieux et implacable, le piège des médicaments se refermait sur Antoine. Ce qui n'était au départ qu'un antidote temporaire contre la douleur physique s'était lentement transformé en une dépendance étouffante. Chaque comprimé rongait un peu plus sa volonté. Il se souvenait encore de l'homme qu'il était avant cet enfer. Un être résilient, capable de surmonter des défis monumentaux. Qu'en était-il de lui depuis l'accident ? Il avait honte. Honte de cette faille, de ce manque qu'il connaissait trop bien. Dalila, malgré son pressentiment initial, avait délaissé l'inquiétude, écoutant les mots doux et rassurants de son mari. Elle ne savait rien de l'état de ce dernier. Et c'était mieux ainsi, pensait-il. Elle parlait de lui avec fierté, comme si rien ne pouvait l'abattre. Mais cette façade qu'il affichait devant elle devenait de plus en plus difficile à maintenir. Quand elle l'observait, il se demandait ce qu'elle voyait réellement. Est-ce qu'elle remarquait l'ombre qui s'étendait sur ses traits ? La tension dans ses épaules ? Il priait que non. Car comment lui expliquer ? Lui dire que, chaque jour, il se battait contre l'envie irrépressible d'ouvrir ce flacon qui ne le quittait jamais vraiment ? Il ne voulait pas lui infliger ce poids. Elle méritait un homme fort, pas un esclave de ses démons.

Un soir, alors qu'il était affalé sur le canapé près de la fenêtre en regardant la rue, Dalila s'approcha en hésitant.

— Mon père... nous a fait une proposition.

Antoine tourna légèrement la tête, la mâchoire déjà tendue. Il ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait mentionné son père sans amertume.

— Il veut nous céder une de ses épiceries familiales, expliqua-t-elle doucement, cherchant ses mots pour ne pas le brusquer. Comme ça, tu pourras travailler sans trop forcer. Et ça nous permettrait de retrouver une certaine

stabilité. Tu pourrais y aller doucement, en étant entouré de gens qui te respectent et te soutiennent.

Il sentit une vague d'indignation et de colère sèche montant de ses tripes avant même qu'il puisse nommer ce qu'il ressentait. Était-ce là l'image qu'ils avaient de lui? Un homme brisé, incapable de se relever seul? Il grogna, sa voix teintée d'une colère qu'il ne savait plus contenir.

— Je n'ai pas envie de dépendre de ton père pour vivre.

Dalila, décontenancée, décida de garder son calme.

— Ce n'est pas ça, Antoine.

Hélas, il ne l'écoutait déjà plus. Ses pensées tournaient à vive allure. Chaque mot qu'elle prononçait résonnait telle une accusation, même si ce n'était pas son intention. Il la regarda, ses yeux brillants de rancœur.

— Ton père, hein? Ton père, qui ne m'a jamais respecté. Celui qui n'a même pas jugé bon de venir à notre mariage? Maintenant, il veut jouer les bons samaritains? Et je suis censé être reconnaissant?

Il serra les poings et sentit une boule dans sa gorge, un amas d'émotions qu'il n'arrivait pas à exprimer. Colère. Honte. Humiliation. Et surtout, une appréhension profonde de ne jamais retrouver la personne qu'il avait été avant l'accident. Dalila ne vacilla pas, sachant que ses mots n'étaient pas dirigés contre elle, mais bien contre cette bataille intérieure qu'il menait. Elle respira profondément avant de répondre.

— Je sais que ce n'est pas l'idéal, mais ce n'est pas une attaque contre toi. Il veut juste nous aider. Il a compris que c'était difficile en ce moment. Et moi... je veux te voir heureux.

Il détourna le regard, ses mâchoires contractées.

— Heureux... répéta-t-il dans un souffle amer.

Est-ce encore possible ? pensa-t-il silencieusement.

— Écoute, poursuivit-elle, sa voix adoucie par une tendresse sincère. Ce n'est pas parfait, mais c'est un début. Je veux qu'on s'en sorte ensemble. Toi et moi. Essaie. Pour nous.

Ses mots chargés de sens pénétrèrent l'armure qu'il avait érigée autour de son cœur. Elle croyait encore en lui. Malgré ses échecs, malgré son état général et sa nouvelle routine médicamenteuse, elle continuait de voir en lui l'homme qu'il avait été. Il baissa les yeux, contemplant ses mains tremblantes. Il savait qu'il n'avait pas d'autre choix. S'il refusait, il risquait de perdre bien plus que sa dignité. Il risquait de perdre Dalila.

— D'accord !

Il releva les yeux, croisant le regard de son épouse rempli d'espoir.

— Je vais essayer. Mais je te préviens, Dalila. Je le fais pour toi. Pas pour ton père. Pas pour moi. Pour toi.

Elle posa une main sur sa joue, son geste portait un mélange de réconfort et de gratitude.

— C'est tout ce que je demande.

CHAPITRE IV

Le test

Les premières semaines à l'épicerie furent difficiles. Antoine peinait à s'adapter à ce nouvel emploi, bien moins physique que son ancien métier. L'image qu'il avait de lui-même, cet homme fort et endurant, s'effritait à chaque geste quotidien, à chaque moment où il devait lutter contre les douleurs résiduelles. Il passait ses journées à compter les boîtes, vérifier les inventaires, saluer les clients avec un sourire forcé. Le commis, un jeune homme nommé Mathis, lui montrait patiemment les procédures, expliquant les détails avec une bienveillance qui l'agaçait autant qu'elle le soulageait. Un soir, Dalila rentra plus tôt et le trouva assis dans le petit bureau à l'arrière de la boutique, le dos courbé et le visage enfoui dans ses mains. Elle s'approcha sans bruit.

— Ça va, mon amour ?

Il releva la tête, un sourire las étirant ses lèvres.

— Oui, oui... C'est juste que...

Sa voix s'effrita. Il chercha ses mots, mais rien de précis ne venait.

— C'est juste que je me sens inutile. Ce travail... Il est si... banal, sans intérêt. Et malgré tout, je me retrouve à peine capable de le faire correctement.

— Je sais que tu n’aspirez pas à ça, mais regarde ce que tu as déjà accompli depuis l’accident ! Tu n’as pas baissé les bras, tu continues de te battre. Mon amour, c’est loin d’être banal.

Il serra sa main en baissant la tête, honteux.

— Je sais que tu essaies de m’encourager, seulement je suis fatigué, Dalila. J’aimerais pouvoir être cet homme que tu as épousé, celui qui te faisait sourire, celui qui te soutenait, pas ce... fardeau.

Elle le prit dans ses bras, serrant sa tête contre son épaule.

— Tu n’es pas un fardeau. Tu es mon mari, et je suis là pour toi, tout comme tu es là pour moi. On traversera ça ensemble.

Avec le temps, Antoine commença à prendre ses repères à l’épicerie, même s’il ne ressentait aucune fierté dans ce travail. Les journées passaient, rythmées par les livraisons et les interactions avec les clients. Dalila remarqua un faible changement dans son comportement, il avait l’air un peu plus serein, bien que quelque chose d’indéfinissable semblait encore l’accabler. Pour lui, la douleur était devenue une excuse pour justifier sa consommation grandissante de pilules. Parfois, il en prenait même lorsqu’il n’en avait pas réellement besoin, un simple prétexte pour atténuer son malaise émotionnel plus que physique. Le soir, il rentrait épuisé, incapable de supporter davantage que quelques minutes de conversation avant de s’éclipser au lit. Dalila commençait à s’inquiéter de son état de santé mentale. Elle demeurait patiente, espérant que le temps apaiserait ses tourments.

*
* *

Un matin alors que la lueur de l'aube perçait à peine les rideaux, elle fut saisie par un étourdissement inattendu. Une sueur froide lui monta au visage, puis la pièce se mit à tourner. Elle s'assit, les mains crispées sur le bord du lit, cherchant son souffle. Le sol sembla s'éloigner sous ses pieds quand elle se leva, puis la nausée la prit de plein fouet. Elle tituba jusqu'à la salle de bain. Appuyée contre le rebord de l'évier, elle ferma les yeux, cherchant à contrôler les vertiges qui l'assaillaient. Une pensée surgit, brutale. *Non. Pas ça. Pas maintenant.* Pas après ce qu'ils avaient traversé. Pourtant, l'idée s'accrochait, tenace, refusant de se dissiper. Même si, depuis l'accident, ils n'avaient été intimes qu'une seule fois, elle ne pouvait ignorer cette possibilité. En rentrant chez elle plus tard, seule dans la salle de bain, elle fixa le test entre ses doigts. Deux traits rouges. Clairs. Une seconde suspendue. Puis le monde se resserra autour d'elle. Elle posa une main sur son ventre, partagée entre la joie de porter la vie et l'angoisse de devoir annoncer cette nouvelle à Antoine.

Le soir venu, Dalila observa son mari, le visage fermé, plongé dans une fatigue accablante et silencieuse. Elle hésita, craignant sa réaction. Ce n'était peut-être pas le bon moment. Elle attendit le matin pour le surprendre avec un petit-déjeuner préparé avec soin. Antoine, surpris en voyant le café et les tartines de confiture, sentit un relent d'affection monter en lui.

— Hé, épouse de mon cœur. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Elle sourit timidement. Du coin de l'œil, elle l'observait s'installer puis se joignit à lui.

— Rien de spécial, j'avais envie de te faire plaisir. Ça fait longtemps qu'on a eu un moment rien qu'à nous.

Ils échangèrent quelques mots légers, bien qu'au fond d'elle, Dalila brûlait d'envie de lui parler de la grossesse. L'impatience commençait à grimper en elle et, avant que ses mots ne sortent de travers, elle prit une inspiration profonde et se lança timidement.

— Dis-moi, est-ce que tu aimerais avoir des enfants un jour ?

Il la regarda avec surprise, puis il sourit tristement.

— Bien sûr que j'aimerais, mais pas dans l'état où je suis maintenant. Je voudrais être un bon père, pas un père épuisé et à moitié cassé.

Elle hocha la tête, dissimulant sa déception. Elle s'attendait un peu à cette réponse.

— Oui, bien sûr. Mais... et si ça arrivait par surprise ?

Il rit doucement, d'un rire sans joie.

— Vu notre situation, ça ne risque pas d'arriver, non ?
répondit-il, sans saisir le sous-entendu.

Dalila serra les lèvres, se promettant de lui annoncer sa grossesse lorsqu'il serait prêt. Ce serait une épreuve de plus à surmonter. Elle espérait toutefois qu'ils parviendraient ensemble à y faire face, pour cet enfant qu'elle aimait déjà si profondément.

Trop peu, trop tard

À 3 h 17 du matin alors que la chambre était plongée dans l'obscurité, le téléphone de Dalila se mit à vibrer sur la table de chevet. Antoine, réveillé en sursaut, se frotta les yeux pour lire l'heure. Dalila, elle, ne bougea pas, toujours plongée dans son sommeil.

— Qui peut bien appeler à une heure pareille ? se demanda-t-il en s'étirant, engourdi par le sommeil.

L'écran du téléphone affichait « Papa ». Un froid immédiat lui traversa la poitrine. Il s'éclaircit la gorge avant de décrocher.

— Allô ?

— Antoine, c'est Zohra... Elle est à l'hôpital. Elle a fait un arrêt cardiaque. Passe-moi ma fille, s'il te plaît.

Le ton grave et pressé de son beau-père le glaça. Il resta un instant immobile, l'esprit engourdi par la nouvelle. Puis, rassemblant ses pensées, il se leva lentement et s'approcha de Dalila, qui dormait profondément. Il s'agenouilla au côté du lit, posant une main sur son épaule.

— Ma chérie, réveille-toi.

Elle bougea à peine, encore prise dans les brumes du sommeil.

— Dalila, c'est ton père. Il faut que tu répondes.

Ces mots résonnèrent dans la pièce comme une alarme. Elle ouvrit rapidement les yeux, la confusion dans le regard.

— Quoi ? De quoi tu parles ? grommela-t-elle, encore à moitié endormie.

Antoine hésita, cherchant les mots.

— C'est ta mère. Elle a eu un arrêt cardiaque. Ton père est au téléphone.

Elle se redressa, la panique la soulevant avant la pensée. Le téléphone passa d'une main à l'autre.

— Papa ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

La voix de son père, d'ordinaire si forte et assurée, était brisée par l'émotion.

— C'est ta mère, ma fille... Elle a eu une crise cardiaque. Les médecins ne savent pas si elle s'en sortira.

L'angoisse suspendit ses mots avant qu'il ne reprenne d'une voix étranglée.

— Dalila, si jamais elle ne se réveille pas... il faut que tu viennes lui dire au revoir.

Ces derniers mots lui transpercèrent l'âme. Le téléphone glissa de ses mains et s'écrasa sur le sol. Son esprit refusait de comprendre ce qu'elle venait d'entendre. Tout en elle s'était arrêté, sauf le battement brutal de son cœur. Les mots n'avaient pas encore trouvé leur sens. Antoine ramassa l'appareil et parla brièvement à son beau-père, promettant qu'ils prendraient le premier vol disponible. Pendant ce

temps, Dalila était perdue et coincée dans un cauchemar éveillé. *Non, ce n'est pas possible. Pas ma mère. Pas maintenant!* Antoine, conscient de l'urgence, commença immédiatement à remplir une valise. Son épouse, quant à elle, restait sur le lit, l'esprit paralysé. Il s'approcha doucement, s'accroupissant devant elle en cherchant ses mots.

— Dalila, je sais que c'est dur, mais il faut qu'on bouge. Je vais m'occuper de tout, d'accord?

Elle hocha la tête mécaniquement, les larmes coulant silencieusement sur ses joues. Une demi-heure plus tard, ils étaient en route pour l'aéroport, une valise, un sac à la main et le cœur déchiré. À leur arrivée, une nouvelle complication les attendait, il n'y avait qu'une seule place disponible sur le vol le plus proche. Tous les autres étaient complets, étant donné que la rentrée scolaire approchait. Antoine insista pour que Dalila parte seule.

— Tu dois y aller. Ne pense à rien d'autre. Je prendrai le prochain vol dès que possible.

Elle voulut protester quand il la coupa.

— Ton père a besoin de toi, ta mère aussi. Je vais te rejoindre bientôt, je te le promets.

Les yeux rouges et bouffis, elle se résigna. Il l'accompagna jusqu'à la porte d'embarquement, l'enlaçant une dernière fois avant de la regarder disparaître dans le couloir.

À chaque pas, son cœur battait plus vite, non pas à cause du départ, mais à cause de l'appel qu'elle avait reçu une heure plus tôt. Quelques phrases à peine. Une voix pressée. Sa mère. L'hôpital. *Il faut venir vite.* Dalila marcha avec

l'impression de flotter, déconnectée du réel. Une main invisible lui serra la poitrine, l'empêchant de respirer pleinement. Elle se sentit seule. Seule avec ce poids énorme qui pesait sur elle – celui de la peur, de la culpabilité et du temps envolé. Le bourdonnement sourd de l'aéroport se mêlait à ses pensées devenues désordonnées. Elle ne s'accrochait plus qu'à une seule chose : arriver à temps. Assise dans l'avion, elle ne parvenait pas à calmer son esprit. Les passagers autour d'elle lui semblaient lointains, comme dans un mauvais rêve. Elle serra les accoudoirs de son siège, retenant ses larmes. À mesure que l'appareil prenait de l'altitude, ses émotions débordèrent. Les sanglots secouèrent son corps, attirant les regards de certains voyageurs. Une hôtesse, visiblement émue, lui tendit un mouchoir et posa une main rassurante sur son épaule. Dalila murmura un faible merci avant de tourner son visage vers le hublot, souhaitant retrouver un semblant de calme.

*
* * *

En atterrissant à Alger, la chaleur suffocante eut l'effet d'une claque. Chaque pas vers l'extérieur était pénible, et le chemin jusqu'à l'hôpital fut une épreuve interminable. Les rues qu'elle connaissait auparavant si bien lui parurent soudain hostiles et étrangères, malgré les géraniums en fleurs aux balcons, les kiosques de légumes et d'épices bordant les trottoirs, tenus par des vendeurs souriants. Longer la rue Audin, animée de ses nombreuses terrasses, avait jadis été un plaisir. Aujourd'hui, ce retour au pays ne lui apportait aucune joie.

À l'hôpital, elle trouva sa famille rassemblée devant la chambre. Leur mutisme en disait long. Elle comprit immédiatement que l'heure des adieux était proche. Une boule d'angoisse se forma dans sa gorge alors qu'elle franchissait la porte. Zohra était méconnaissable. Les traits de son visage étaient tirés, ses joues creusées. Dalila sentit une vague de culpabilité l'envahir. Pourquoi n'était-elle pas venue voir sa mère depuis des années, quand elle était en santé ? Cette question tourna en boucle dans sa tête. Elle s'agenouilla près du lit, prenant la main froide de sa mère entre les siennes. Elle ne reconnaissait plus ses doigts, devenus maigres et plissés. Comment le temps pouvait-il passer aussi vite ? Seul le stress avait pu la rendre aussi frêle en si peu de temps. C'était de sa faute.

— Maman... je suis là. Pardonne-moi. Je t'aime tellement.

Son père, habituellement distant, s'approcha pour lui caresser la tête. Elle se leva pour se jeter dans ses bras, un geste qu'elle n'avait pas osé depuis son enfance. Son frère les rejoignit, et tous trois se tinrent unis dans leur douleur.

À 6 h 30, le lendemain matin, Zohra rendit son dernier souffle. La pièce fut envahie par un silence palpable. Dalila était incapable de pleurer, toutes ses larmes s'étaient tarées. Le corps de Zohra fut enterré dès le lendemain. Dalila fixait la tombe sans la voir. Dans sa poitrine, une seule phrase tournait en boucle : *j'aurais dû venir plus tôt*. Chaque pelle-tée de terre résonnait comme une gifflée. Elle était rongée par la culpabilité de ne pas avoir appelé plus souvent et de ne pas avoir fait le voyage jusqu'en Algérie plus tôt. C'était trop tard. TROP TARD pour dire « je t'aime ». TROP TARD pour espérer « je te pardonne ». Ce soir-là, elle reçut un appel

d'Antoine. Sa voix portait une tension qu'elle reconnut immédiatement.

— Mon employé s'est fait une entorse au pied, dit-il d'un ton presque contrit. Il ne peut pas travailler, et je n'ai personne pour tenir l'épicerie.

Sa gorge se serra.

— Mais enfin, ferme la boutique et rejoins-moi !

— Combien de temps penses-tu avoir besoin pour rester là-bas ? demanda-t-il, évitant son ton accusateur.

— Je resterai le temps qu'il faut. Si ça ne te convient pas, ne viens pas.

En percevant l'agressivité dans ses paroles, il tenta de se justifier.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu sais dans quel état je suis et dans quel état je vais arriver si je viens. Je ne veux pas être un boulet pour toi ou ta famille.

— D'abord, tu parles de ton employé, et maintenant, voilà une nouvelle excuse ! Ne t'inquiète pas, j'ai compris, cracha-t-elle. Tu n'as pas besoin de venir.

Elle raccrocha brusquement avant qu'il ne puisse répondre. Désarmé, il resta suspendu devant son téléphone.

Quant à elle, elle se tenait immobile dans sa chambre. La colère céda. Les sanglots vinrent, d'abord muets, puis incontrôlables, creusant un fossé entre elle et l'homme qu'elle aimait. Elle se dirigea vers la salle de bain, alluma

l'eau chaude, et laissa la douche cacher les larmes qu'elle refusait de verser devant les autres.

Pendant ce temps, à plus de mille kilomètres, Antoine eut conscience de l'abandon qu'il imposait ainsi à sa femme. L'idée de se rendre à Alger le remplait d'angoisse. Il n'y était jamais le bienvenu, et il savait qu'il allait être jugé sévèrement par sa belle-famille. Cette nuit-là, il ne trouva pas le sommeil. À quatre heures du matin, la douleur dans son dos devint insupportable. Une brûlure qui irradiait jusque dans ses côtes l'empêcha de trouver la moindre position confortable. Allongé dans le noir, le souffle court, il fixa le plafond en comptant les secondes entre chaque pulsation de douleur. Il se résigna à prendre une double dose de ses analgésiques pour trouver un peu de répit avant d'aller travailler. Il savait que ce n'était pas raisonnable. Mais il n'en pouvait plus. Cette habitude s'installa progressivement tout au long de la semaine. Le mélange de culpabilité et d'épuisement s'incrustait pareil à une seconde peau. Il se promettait chaque soir que ce serait la dernière fois. Et chaque nuit, il cédait à nouveau, sans bruit et sans témoin.

CHAPITRE VI

L'aveu

Lorsque Dalila rentra enfin, elle paraissait méconnaissable. Antoine, qui l'attendait nerveusement à l'aéroport, fut frappé par son apparence. Elle portait les mêmes vêtements qu'au départ, comme si son séjour s'était arrêté dans une boucle temporelle. Ses joues étaient creusées, ses yeux rougis et gonflés trahissaient des nuits agitées par la tristesse. Lorsqu'elle croisa son regard, un mélange d'émotions traversa son visage, sa colère, sa tristesse, et un soupçon d'espoir. Elle s'avança lentement et, contre toute attente, l'enlaça. Soulagé, il referma ses bras autour d'elle et dit doucement :

— Pardonne-moi, mon amour. Je ne voulais pas te laisser seule.

Elle recula légèrement, les yeux pleins de reproches.

— Mais c'est ce que tu as fait. Je comptais sur toi et tu n'étais pas là.

Il baissa la tête, honteux.

— Je te demande pardon, Dalila. Je suis sincèrement désolé.

Elle hocha la tête, bien qu'il pût voir que son cœur restait meurtri. Malgré tout et au milieu de l'agitation de l'aéroport, ils échangèrent un long baiser.



Les jours suivants, Antoine remarqua un changement profond chez sa femme. Elle était silencieuse, souvent perdue dans ses pensées. Ses sourires avaient disparu, remplacés par une expression grave qui l'inquiétait. *Peut-être que sa famille lui a monté la tête contre moi*, se disait-il. Mais quelque chose de plus profond lui semblait peser sur elle. En réponse, il s'efforça de faire davantage à la maison. Et de ce fait, il augmenta ses doses d'analgésiques pour pouvoir tenir le rythme et ainsi alléger son mal-être. Dalila, de son côté, se sentait piégée par le secret qu'elle gardait en elle. Elle savait qu'elle devait lui parler, bien qu'elle repoussât constamment ce moment, terrifiée par les possibles réactions de son mari.

Un matin, alors qu'elle faisait du rangement, elle tomba sur les boîtes de médicaments d'Antoine. En soulevant le couvercle de l'une d'elles, un frisson la parcourut. Le flacon ne contenait que la moitié de la quantité convenue. Elle la reposa avec précaution, vérifia les autres, compta, recompta. Rien d'anormal ailleurs. Alors pourquoi celle-là ? Son esprit chercha aussitôt à se rassurer : erreur de dosage, oubli, remplacement par une autre marque ? Mais plus elle tentait de se raisonner, plus son alarme intérieure sonnait. Elle souhaitait ardemment une explication de sa part. Son appréhension était grande, alors elle décida de le confronter.

— Qu'est-il arrivé aux pilules manquantes ?

Antoine la fixa, le regard chargé de fatigue et de méfiance.

— Depuis quand tu fouilles dans mes affaires ?

— Depuis que je vois que quelque chose ne va pas, Antoine, explique-moi, s'il te plaît.

Sa réponse lui brisa le cœur.

— Comment penses-tu que je tiens ? Je n'ai pas le choix.

La colère et l'inquiétude éclatèrent.

— Tu te rends compte que tu joues avec ta vie ? De ce que j'ai comptabilisé, tu prends plus de deux fois la dose prescrite ! Tu peux mourir d'une surdose !

Il détourna le regard.

— Depuis ton retour, tu n'es plus la même, murmura-t-il. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, Dalila ? Ils t'ont retournée contre moi, c'est ça ?

Elle explosa.

— J'ai perdu ma mère !

Même cette déclaration ne lui suffisait pas. Il la regarda intensément, cherchant quelque chose d'autre, une autre explication qui pourrait se lire sur son visage.

— Ce n'est pas que ça. Tu me caches quelque chose.

Elle sentit son courage s'effondrer. Mais elle ne pouvait plus reculer, son cœur battait à tout rompre, ses mains tremblaient, et ce qu'elle aurait souhaité être un événement magnifique se transformait en cauchemar. Après ce qui lui parut être un moment interminable à le regarder droit dans les yeux, elle se lança enfin.

— Je suis enceinte.

Ces mots eurent l'effet d'une onde de choc. Antoine ne bougeait plus, ses yeux écarquillés de stupéfaction. Dalila observait son visage, redoutant la tempête qu'elle sentait imminente. Lorsqu'il baissa lentement la tête, ses épaules s'affaissèrent, et un ton glacial brisa le silence.

— De qui ?

Elle sentit son cœur se tordre sous l'impact de ces mots.

— Quoi ? Non ! Je ne t'ai pas trompé ! s'écria-t-elle, la voix chevrotante, presque hystérique.

Il releva brutalement la tête, son regard désormais dur et rempli d'un mélange de colère et d'incrédulité.

— Tu te fous de moi, là ? Quand est-ce qu'on a fait l'amour pour que tu sois enceinte ?

Dalila ouvrit la bouche sans qu'aucun mot ne parvienne à s'en échapper immédiatement. Elle prit une inspiration avant de tout avouer.

— Antoine... je suis enceinte de plusieurs mois.

Il tourna la tête, fixant un point invisible au mur, tentant désespérément d'assembler les pièces d'un puzzle incompréhensible.

— Attends une minute, dit-il brusquement, ses yeux se plissant en essayant de retrouver une mémoire enfouie. Est-ce que c'est depuis la fois où tu m'avais posé la question ?

Elle hocha la tête, incapable de soutenir son regard.

— Oui, murmura-t-elle, sa voix à peine audible.

Il recula d'un pas, frappé de plein fouet par cet aveu. À cet instant, il sentit un mur s'ériger entre eux. Sans dire un mot, il tourna les talons et quitta la pièce.

Dans la chambre, Antoine ferma la porte derrière lui avec retenue, malgré la tension qui l'habitait. Il tira les rideaux d'un mouvement brusque, plongeant la pièce dans une semi-obscurité. Puis, il s'allongea sur le lit, le regard fixé sur le plafond. Ses pensées tournaient en boucle, désordonnées et accablantes. *Elle me l'a caché. Pourquoi? Pourquoi attendre si longtemps? Elle aurait dû m'en parler. Qu'est-ce qu'elle espérait?* Il sentit un mélange de trahison et de panique monter en lui, une spirale d'émotions incontrôlables. *Si elle est enceinte de plusieurs mois, c'est probablement trop tard pour avorter. Et si elle ne voulait pas avorter, elle aurait dû me le dire bien avant... Pourquoi maintenant?* Il laissa échapper un râle étouffé de frustration que Dalila put entendre depuis la cuisine. Il se sentait perdu. *Comment vais-je assumer ce rôle? J'en suis incapable, physiquement comme mentalement. Je n'en veux pas maintenant, je n'en veux pas comme ça.* Il attrapa le coussin à côté de lui et le pressa contre son visage, étouffant un grognement profond, presque animal. Il resta ainsi un moment, espérant que cette simple pression suffirait à faire taire le chaos dans sa tête. Au contraire, les pensées continuaient de jaillir, trop rapides, trop abondantes. N'en pouvant plus, il finit par céder, se leva, ouvrit le tiroir de la table de nuit et avala deux cachets supplémentaires avant de se rallonger, attendant que l'effet des médicaments lui apporte un répit.

Dalila resta dans la cuisine, immobile, les yeux perdus dans le vide. Chaque son provenant de la chambre amplifiait son malaise. Lorsqu'elle entendit son râle, son estomac se

noua davantage. *Je savais que ce serait difficile, mais pas à ce point*, pensa-t-elle les mains tremblantes. Elle inspira profondément, essayant de calmer les battements affolés de son cœur. Son esprit la ramenait sans cesse aux mêmes questions : *Pourquoi ai-je attendu si longtemps pour lui dire ? Pourquoi le lui ai-je caché ?* Le poids de ses décisions écrasait ses épaules. Elle savait qu'il se réveillerait dans un état encore plus sombre que celui dans lequel il s'était couché. L'idée de ces prochains jours lui donnait la nausée ; malgré tout, elle finit par ravalé cette sensation. *Je crois bien que le canapé sera mon compagnon cette nuit*. Elle se dirigea vers une armoire, sortit une couverture et la traîna lentement jusqu'au salon. Ses pas étaient lents, presque mécaniques. Elle se laissa tomber sur le canapé, dos courbé, genoux ramenés contre elle. La couverture remonta jusqu'à son menton. *J'ai tout foutu en l'air*. Les larmes qu'elle avait tenté de retenir revinrent en force, brouillant sa vision. Elle ferma les yeux, permettant à ses pensées de tourner en une cacophonie de regrets, de peurs et de culpabilité. *Peut-être que si je lui avais dit dès le départ... Peut-être qu'il aurait compris. Pourquoi le lui avoir caché ? Pourquoi ai-je eu si peur ?* Les questions se heurtaient les unes aux autres, sans jamais trouver de réponses. Épuisée par le tumulte de cette soirée, elle finit par sombrer dans un sommeil agité, bercée par le chaos de ses pensées.

CHAPITRE VII

Le marché

Dans les trois jours suivants, Dalila et Antoine étaient distants et silencieux. Antoine ne disait rien. Il fonctionnait tel un automate. Chaque fois que le couple se croisait, chacun baissait les yeux et continuait ce qu'il faisait. La situation était intolérable pour Dalila, qui voulait tout faire pour se racheter. Tout, sauf interrompre sa grossesse. Elle voulait cet enfant et elle ferait n'importe quoi pour le garder, quitte à se séparer de son mari. *Mais s'il m'aime vraiment, il l'acceptera, non ?* Cette question revenait sans cesse. Cela dit, plus rien n'était sûr à présent. Elle sentait la menace d'une séparation flotter et elle n'aimait pas ça. Elle devait agir, dire ou faire quelque chose et, idéalement cette fois-ci, *quelque chose de pas stupide*. Un matin alors que tous deux se retrouvèrent dans la cuisine, elle en profita pour l'interpeller.

— Antoine, on ne peut plus continuer comme ça. Il faut qu'on parle.

Il se versa du café et se retourna en s'appuyant le dos contre le comptoir. Il échappa un long soupir. Il n'arrivait même pas à la regarder dans les yeux.

— Oui, tu as raison, mais je ne sais pas quoi te dire.

— D'accord. Dans ce cas, laisse-moi commencer. Tu veux bien ?

Il hocha la tête une fois en guise de consentement.

— D’abord, laisse-moi te dire combien je suis désolée de t’avoir caché la vérité. J’ai paniqué et après, tout s’est passé si vite que j’en ai perdu le contrôle.

— Ce n’est pas une décision qui se prend à sens unique, tu le sais ?

— Je sais.

— Alors pourquoi me l’avoir caché ? Nous aurions pu en discuter.

— J’avais compris que tu n’en voudrais pas, alors j’ai voulu gagner du temps.

L’absurdité de cet aveu le saisit.

— Tu en as gagné tellement que je me retrouve devant le fait accompli !

Voyant qu’il perdait son sang-froid, il s’arrêta net avant de regretter ses prochaines paroles. Il se massa les tempes avec force, cherchant à calmer la colère qui grimpait en lui.

— Ce n’était pas du tout mon intention. Mais on ne se parle presque jamais avec le travail, tes douleurs et la mort de maman... On dirait qu’on a perdu le contrôle.

Elle cherchait à lire dans son regard autre chose que de la rancune avant d’apporter son coup final. Elle baissa la tête et prit une profonde inspiration.

— Je veux aussi que tu saches que je tiens à cette grossesse. Je désire cet enfant plus que tout au monde et j’ai décidé de le garder.

Il posa la tasse brusquement sur le comptoir. Ce geste surprit Dalila.

— Donc c'est une décision à sens unique et une conversation à sens unique ? Mon avis n'a aucune importance ?

— Si, bien sûr !

— Je n'en ai pas l'impression. Car autrement, tu aurais su que je n'étais pas en état d'élever un enfant. Tu veux que le bébé n'ait pas de père ? Tu l'as dit toi-même, nous ne parlons presque jamais, alors dans quelle sorte de famille va-t-il grandir ? Avec quel genre de père ?

— Mais j'ai confiance que ton état s'améliorera.

— Et si ça n'arrivait jamais ? Et si ça empirait ? Que feras-tu ? Hein ? Avec un deuxième poids sur les épaules ?

— C'est ainsi que tu vois le bébé, comme un poids ? Toi qui prétendais en vouloir ?

— Oui ! Mais pas comme ça. Pas dans cet état, Dalila. Et maintenant, je n'ai plus le choix.

Elle le savait, excepté qu'elle n'osait plus parler. Antoine la fixait d'un regard intensément sérieux, essayant de deviner ses pensées.

— Je dois aller travailler, finit-il par dire en versant son café froid dans l'évier d'un geste brusque.

La porte claqua puis, quelques secondes plus tard, elle entendit le bruit du moteur de la voiture qui démarrait. Dalila n'avait pas bougé de sa chaise. Elle réalisa que ses mains serraient très fort sa tasse, puis lâcha prise pour se

masser les doigts. Elle n'arrivait plus à réfléchir et se sentait épuisée après cette dispute. Après s'être motivée à se lever, elle alla prendre une longue douche. Enfin, elle se prépara pour faire face à sa journée de travail.

*
* *

Le soir venu, elle rejoignit son époux dans la chambre à coucher. Toute la journée, elle avait ressenti un nœud à l'estomac qui ne l'avait pas quittée. Comme un amas de non-dits accumulés.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Je veux dire, que veux-tu faire ? dit-elle en bafouillant.

Il était assis sur le bord du lit. Sa main, accotée à la table de chevet, tenait une boîte de pilules qu'il retournait sans arrêt comme un sablier.

— Ce n'est pas maintenant qu'il aurait fallu me poser la question.

— Je ne veux pas t'imposer cet enfant. Je suis prête à ce qu'on se sépare si...

— Et t'abandonner enceinte ? Tu crois que c'est mon genre de faire une chose pareille ?

— Je ne crois pas, non. Mais...

Antoine se pinça l'arête du nez, tentant de contenir la colère. Une douleur fulgurante remonta le long de son dos et lui coupa le souffle. Il avait beau chercher à se concentrer sur ses mots, la douleur grignotait sa lucidité.

— Remettons cette conversation à demain. Je n'en peux plus. Il faut que je prenne mes médicaments pour me soulager un peu.

Elle s'approcha, prudemment.

— Combien en prends-tu ?

— Trop.

Il baissa la tête et se frotta le visage nerveusement en soupirant, puis ajouta :

— Tu vois, c'est ça qu'il va avoir comme père.

— Peut-être pourrais-tu diminuer la quantité ?

— Je ne peux plus reculer. Si j'en prends moins, j'ai mal à me tordre de douleur. Il faut que je fonctionne et c'est mon seul moyen de le faire à présent. Tu dois l'accepter tout comme je n'ai pas le choix d'accepter cette grossesse.

Quel drôle de marché ! Dalila se sentit à la fois acculée et coupable. Mais qui était-elle pour le refuser et s'interposer, après tout ce qu'elle avait fait ? Chaque décision prise ces derniers temps l'avait menée droit à cette impasse. Était-ce cela, la famille dont elle avait toujours rêvé ? Une maison emplies de non-dits, d'échanges marqués par la tension et un futur incertain ? Elle fixait le plafond, les mains posées sur son ventre encore discret. C'était pourtant censé être un moment de bonheur, une étape de leur vie qu'elle avait imaginée autrement. *Pourquoi est-ce que rien ne se passe comme je l'avais prévu ?* Elle savait que tout n'était pas la faute d'Antoine. Ses médicaments avaient modifié son comportement, alourdi ses journées. Mais elle ne pouvait ignorer la vérité qu'elle refoulait depuis des mois. Il n'y avait plus de

fleurs, plus de mots doux, plus de discussions passionnées. Il n'était plus l'homme qu'elle avait épousé. Et, au fond, elle se demandait : quel genre de père serait-il ? Quant à lui, malgré son apparente froideur, il aimait Dalila. Cet amour était ce qui le maintenait debout dans ses journées les plus sombres, malgré la douleur chronique qui rongait son corps. S'il avait promis de partager sa vie avec elle, ce n'était pas pour l'abandonner au premier obstacle. Toutefois, son amour ne dissipait pas la colère qu'il ressentait. Pas après ce mensonge. Il rompit le silence d'une voix éteinte, son visage encore marqué par la fatigue.

— As-tu déjà pris rendez-vous avec un médecin pour ça ?

Elle releva la tête, prise au dépourvu.

— Non... Mais il va le falloir.

Antoine acquiesça lentement, son regard était distant, presque absent.

— Alors fais-le. Il faut savoir exactement où tu en es dans ta grossesse.

Dalila haussa un sourcil. *Il choisit ses mots*, pensa-t-elle. Il évitait soigneusement toute mention personnelle, toute implication émotionnelle. Comme s'il mettait une barrière entre lui et cette réalité qu'il refusait d'accepter. Peut-être essayait-il simplement de se protéger.

— D'accord.

Puis elle quitta la chambre, le laissant seul avec ses pensées.

Immédiatement après la fin de cette conversation, il avala ses pilules, espérant échapper à ses propres réflexions. La

douleur dans son dos s'intensifiait, une constante cruelle qui avait tout le temps le dernier mot. Alors qu'il s'allongeait sur le lit, comme à son habitude, il se mit à fixer le plafond, incapable de trouver le calme. L'idée d'être père le terrifiait. *Dans quel état vais-je être quand cet enfant arrivera ? Que pourrai-je lui offrir ?* L'idée de ne pas être à la hauteur le rongait. Il ferma les yeux, et les médicaments firent lentement leur effet, l'entraînant vers le sommeil. Dalila, de son côté, ne trouvait pas le repos. Elle s'était réfugiée sur le canapé du salon, le regard perdu dans l'obscurité. Ses pensées s'entrechoquèrent telles des vagues déchaînées contre des rochers. *Comment en sommes-nous arrivés là ?* Elle se revit, quelques mois plus tôt, pleine d'espoir, imaginant une vie à trois qui scellerait leur amour. Maintenant, cette vision était naïve et lointaine. Elle avait sous-estimé les failles de leur couple, les répercussions de la douleur chronique d'Antoine et sa propre incapacité à gérer les imprévus. Elle porta une main sur son ventre, une larme glissant sur sa joue. Ce bébé, elle l'aimait déjà, profondément. Mais à quel prix ? Si elle continuait, à quoi ressemblerait leur vie dans un an ? Dans cinq ans ? Lui, sous l'effet des médicaments, pouvait encore échapper à la réalité. En revanche, c'est elle qui devait porter le poids de chaque décision. Quand elle finit par s'endormir, ce fut d'un sommeil agité, hanté par des rêves où elle courait, tentant désespérément de rattraper quelque chose qui lui échappait toujours.

Cette promesse

Dalila sortit du cabinet médical. Sa rencontre avec la gynécologue et les paroles de celle-ci résonnaient encore dans son esprit.

— Vous êtes à treize semaines de grossesse.

Elle qui avait espéré ce moment depuis des années, la réalité n'avait rien de l'image idyllique qu'elle s'était imaginée.

— Comment se sont déroulés les premiers mois ? demanda la gynécologue d'une voix douce après avoir retiré ses gants en latex.

Elle hésita un instant, sachant qu'elle aurait pu tout débaler, la fatigue écrasante, les nausées incessantes, l'absence de son époux, et surtout cette solitude qui la grignotait un peu plus chaque jour. Elle se contenta d'un faux sourire.

— J'ai des étourdissements et je me sens très fatiguée... sans oublier la nausée qui ne me quitte presque jamais.

La médecin hocha la tête en prenant des notes, puis leva les yeux.

— Habituellement, les femmes viennent me consulter bien avant 13 semaines. C'est une grossesse surprise ?

Le mot « surprise » fit écho dans sa tête. *Surprise*. Un mot qui, dans un autre contexte, aurait pu lui évoquer une joie inattendue. Dans son cas, cela sonnait comme une ironie cruelle.

— Oui, répondit-elle après un moment de réflexion.

Les images d'un avenir autrefois rêvé s'imposèrent à elle : un mariage heureux, une maison pleine de rires, un bébé entouré d'amour. Mais sa réalité avait un goût amer. Antoine, ses médicaments, leurs disputes, son propre mensonge... tout parut si loin de ces scénarios idéalisés qu'elle s'était forgés. Lorsque l'échographie montra pour la première fois son bébé, elle sentit une vague d'émotions déferler sur elle. L'écran révéla une forme minuscule. Pourtant, ce fut suffisant pour que tout se fissure en elle. Une émotion brute et viscérale. Sa main se posa instinctivement sur son ventre.

— Ne t'en fais pas. Tu seras aimé, murmura-t-elle.

La gynécologue, concentrée sur l'écran, ne releva pas cette confiance.

— Le fœtus est en parfaite santé, dit-elle finalement.

Dalila sentit de la joie et de la mélancolie simultanément, une boule se forma dans sa gorge. Elle aurait voulu partager cette bonne nouvelle avec Antoine. *Il devrait être là*, pensa-t-elle. Elle ne voulait pas raviver des tensions inutiles. La voix de la gynécologue reprit, plus sérieuse.

— En revanche, votre poids est insuffisant. Il faudra que je vous revoie le mois prochain avec un kilo ou deux de plus. D'accord ?

Dalila acquiesça mécaniquement.

— J'ai beaucoup de difficulté à dormir ces jours-ci, avoua-t-elle finalement, espérant que cette confession n'enclenche pas trop de questions.

— Est-ce que tout va bien à la maison ?

Cette demande, simple en apparence, fit l'effet d'une décharge électrique. Sa gorge se noua. Elle baissa les yeux, réprimant l'envie de tout déverser. Non, tout n'allait pas bien à la maison, mais elle se força de nouveau à sourire avant de répondre.

— Oui, ça va.

La gynécologue ne semblait pas convaincue, mais elle n'insista pas.

— Essayez les tisanes à la camomille, un bain chaud ou de la méditation pour faciliter le sommeil. Les solutions naturelles sont les meilleures à ce stade de votre grossesse. Si le problème persiste, on trouvera une autre solution.

Dalila acquiesça une fois de plus, se demandant si un bain chaud ou une tisane pouvait suffire à apaiser la tempête qui grondait en elle ainsi que dans son foyer.

Dehors, le vent froid d'automne lui mordit le visage et la figea sur le trottoir. Elle serra son manteau contre elle, son autre main toujours posée sur son ventre. *C'est officiel. Treize semaines. Il n'y a plus de retour en arrière possible.* La réalité était gravée, tangible, irrévocable. Et Antoine ? Qu'en penserait-il ? Avait-il seulement envie de savoir ? Elle inspira profondément et commença à marcher vers leur appartement avec, dans la

tête, une promesse à ce petit être qui grandissait en elle : *Je te protégerai. Envers et contre tout.*

*
* * *

Le rendez-vous avec la gynécologue avait été si court. Dalila aurait souhaité s'attarder, rester là à écouter ce petit cœur battre encore et encore, pour se convaincre que tout irait bien. Ce son si fragile, mais si vibrant de vie, avait réussi à apaiser ses angoisses pendant quelques minutes. Bien que la réalité fût plus tenace. Comment arranger les choses avec Antoine ? Allait-elle devoir traverser cette grossesse seule ? Certes, il ne l'avait pas abandonnée physiquement, mais son absence émotionnelle lui pesait terriblement. Le mutisme glacial qu'ils partageaient depuis des jours l'éreintait plus que les nausées matinales. *Il finira bien par s'adoucir, non ?* pensa-t-elle avec un brin d'espoir, bien qu'elle n'y crût qu'à moitié.

La promenade lui parut si brève qu'elle n'eut aucun souvenir du trajet. Elle fut presque surprise de se retrouver déjà devant la porte d'entrée. Ses pensées avaient pris toute la place. Elle soupira en tournant la clé dans la serrure, soulagée de ne pas entendre Antoine.

Tant mieux, se dit-elle. Elle avait besoin de solitude, juste un moment pour elle. Dalila remplit la baignoire d'eau chaude, y ajouta une poignée de sel d'Epsom et s'y glissa lentement. La chaleur l'enveloppa et, pour la première fois depuis longtemps, elle sentit ses muscles se détendre. Elle ferma les yeux et laissa ses pensées dériver. *Quelle berceuse chanter pour mon bébé ?* se demanda-t-elle soudain.

Le calme de la salle de bain contrastait avec les échos de son passé. Sa mère, froide et distante, n'avait jamais chanté pour elle. Pas de chansons, pas d'histoires racontées au bord du lit. Cette absence d'attentions affectueuses lui revenait souvent, comme un vide à combler.

— Peu importe, dit-elle à voix haute, je vais en apprendre.

Elle s'imagina des moments maternels : tenir son bébé contre elle, lui chanter doucement des mélodies apaisantes et peut-être, juste peut-être, être en mesure de lui offrir une enfance différente de la sienne. Cette idée lui arracha un sourire furtif. Elle entendit soudain le bruit distinct de la clé dans la serrure. Son cœur se serra instantanément.

— Pas maintenant, murmura-t-elle, désespérée.

Elle ferma les yeux en espérant qu'il ne vienne pas l'interrompre. Heureusement, il voulait lui aussi éviter tout contact. Elle entendit ses pas se diriger immédiatement vers leur chambre. Elle relâcha un soupir de soulagement. *On ne devrait pas se sentir aussi seule à un moment aussi beau.* Ce constat s'imposa à elle comme une évidence douloureuse. Mais en même temps, elle ne pouvait ignorer le fait qu'être seule lui était parfois plus apaisant que de subir la tension constante qui régnait entre eux. Elle ferma les yeux à nouveau, se laissant glisser un peu plus dans l'eau, espérant prolonger cet instant de calme volé. Elle aurait tant voulu que les choses soient différentes. Il n'empêche que, pour l'instant, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était essayer de préserver ce petit instant de paix, aussi fragile soit-il.

Quelque chose de beau

Le mois suivant, Dalila s'immergea dans des livres et des DVD sur le yoga prénatal, espérant maîtriser l'art de la relaxation et de la connexion avec son bébé. Chaque jour, elle passait de longues heures à s'entraîner, les jambes croisées sur un tapis qu'elle avait acheté en solde, cherchant un équilibre dans un environnement familial qui était de plus en plus instable. Elle n'avait plus sa mère pour l'accompagner et lui transmettre ces petites astuces et traditions qui se partagent de mère en fille. Même si cette solitude la rongeaît doucement, elle se forçait à sourire et à garder l'esprit fixé sur le positif. Antoine, de son côté, devenait méconnaissable. Son humeur oscillait entre froideur et éclats d'impatience qu'il ne maîtrisait plus. Les moments où il manquait de médicaments étaient les pires. Sa prescription officielle ne couvrait qu'un tiers de ce dont il avait besoin, le reste provenant d'achats clandestins qu'il faisait sur Internet. Dalila tenta d'intervenir une fois, mais la discussion vira en une dispute enflammée. Depuis, ils avaient tacitement convenu qu'elle ne s'en mêlerait plus. Cela ne l'empêchait évidemment pas de s'inquiéter. Un soir alors qu'ils étaient tous les deux dans le salon, il s'assit lourdement sur le canapé, son visage marqué par la fatigue et la douleur. Dalila, qui feuilletait un livre sur les étapes du développement du fœtus, prit une profonde inspiration et tenta d'engager la conversation.

— Antoine, est-ce qu'on pourrait parler un moment ?

Il releva à peine les yeux, concentré sur son téléphone.

— Je t'écoute.

Son ton sec la déstabilisa, mais, poussée par sa détermination, elle continua tout de même.

— Je voulais qu'on parle... de nous.

Il posa son téléphone sur la table, croisant les bras.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? On est là, non ? On fait ce qu'on peut.

— Ce qu'on peut ? On ne se parle presque plus. Je me sens seule, et toi... toi, tu sembles tellement détaché, absent.

Antoine éclata d'un rire amer.

— Absent ? Tu veux parler de ça, toi qui as pris une décision monumentale sans même m'en parler. Maintenant, c'est à moi d'être présent ?

Les mots, bien qu'articulés calmement, frappèrent Dalila telle une gifle.

— Je sais que j'ai commis une erreur et je le regrette, mais on ne peut pas revenir en arrière. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne va pas passer le reste de la grossesse comme ça.

Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et passa une main sur son visage.

— Je ne sais pas quoi te dire, Dalila. Je fais ce que je peux pour ne pas empirer les choses. Je dors pour éviter de crier.

Je prends mes cachets pour éviter de souffrir. Et toi, tu veux quoi, exactement ? Que je saute de joie ? Que je fasse semblant de vouloir ce bébé ?

Dalila sentit ses yeux se remplir de larmes, elle refusa toutefois de pleurer devant lui.

— Je veux juste que tu essaies. Que tu essaies de voir au-delà de ce que tu ressens maintenant. Parce que ce bébé, Antoine, c'est une chance. Une chance pour nous de recommencer, de construire quelque chose de beau.

Il se releva, habité par une colère prête à éclater.

— Recommencer quoi ? Construire quoi, exactement ? Une famille où le père est un zombie à cause de ses médicaments, où la mère pleure en silence parce qu'elle se sent abandonnée ? C'est ça, ton idée de « quelque chose de beau » ?

Les mots acerbes franchirent ses lèvres avant qu'il ne puisse les retenir. Immédiatement, il vit la douleur se peindre sur le visage de Dalila, qui tentait de cacher la peur de le voir exploser davantage. Elle se leva, le regard fixant le vide, et déclara :

— Peut-être que je me suis trompée.

Elle quitta la pièce sans un mot de plus, le laissant seul avec ses pensées.

Cette nuit-là, elle s'endormit encore avec difficulté, le cœur écorché, tandis qu'Antoine, dans leur chambre, gardait les yeux fixés sur le plafond. Il savait qu'il n'avait pas été juste, mais il ne parvenait pas à se projeter dans un futur où il serait un bon père. L'idée de ce bébé l'oppressait, et plus encore, c'était l'idée d'avoir failli à sa promesse

envers son épouse, celle d'être le mari aimant et fort qu'il avait toujours voulu être.

*
* *

Le lendemain matin, Dalila s'efforça de reprendre ses exercices de yoga. Les mouvements l'aidaient à calmer son esprit, quoiqu'elle ne pouvait s'empêcher de revoir la scène de la veille. Elle posa une main sur son ventre arrondi et le caressa doucement.

— Je ferai tout pour toi, mon petit cœur. Peu importe ce qu'il arrivera entre ton père et moi.

Antoine, qui observait discrètement depuis l'embrasure de la porte, sentit un mélange de culpabilité et de tristesse l'envahir. Le fossé entre eux se creusait davantage chaque jour, et ni l'un ni l'autre ne savait comment le combler.

La fin du premier trimestre approchait et rien n'avancait entre eux. Ils continuaient à cohabiter, à échanger des politesses et des discussions pratiques, mais l'étincelle qui les unissait autrefois s'était éteinte. Bien qu'au fond, tous deux souhaitaient retrouver une connexion.

Un matin alors qu'elle feuilletait un magazine de maternité, Dalila tomba sur un article vantant les bienfaits des spas pour les femmes enceintes et leurs partenaires. Elle eut l'idée d'organiser une sortie à deux. Un moment de détente, loin des tensions du quotidien.

— Antoine ? demanda-t-elle un peu hésitante en entrant dans le salon où il lisait.

— Oui ? dit-il sans lever les yeux de son journal.

— J’ai pensé qu’on pourrait aller au spa ce week-end. Un massage, un bain chaud... ça pourrait nous faire du bien, tu ne crois pas ?

Il posa enfin le journal, surpris par la proposition.

— Au spa ? Tu le proposes pour moi ou pour toi ?

— Pour nous, pourquoi pas ? Je pense que ça pourrait nous aider à... à nous retrouver un peu, expliqua-t-elle, tentant de cacher son anxiété.

Il hésita un instant, puis hocha lentement la tête.

— D’accord. C’est une bonne idée.

Un sourire sincère illumina le visage de Dalila. Elle ne se souvenait plus de la dernière fois qu’ils avaient pris du temps l’un pour l’autre.

*
* *

L’atmosphère du spa était apaisante. Des bougies parfumées diffusaient une odeur de lavande, et des musiques douces jouaient en fond. Le couple se laissait chouchouter par les mains expertes des masseurs. Antoine, allongé sur une table de massage, poussa un soupir d’aise. Cela faisait longtemps qu’il ne s’était pas senti aussi détendu.

— Ça va ? demanda-t-elle doucement alors qu’ils se retrouvaient côte à côte, enveloppés dans des peignoirs moelleux.

— Oui. Ça fait du bien.

Dalila sentit son cœur se réchauffer, le voyant sourire franchement. Ils passèrent ensuite aux bains de boue, riant de la texture étrange sur leur peau, avant de finir leur parcours dans les bains à remous. Le soleil commençait à se coucher, baignant la pièce d'une lumière dorée. Un serveur leur apporta des cocktails sans alcool qu'ils trinquèrent doucement.

— À nous, dit Dalila, levant son verre avec un sourire timide.

— À nous.

Son regard se posa sur son ventre légèrement arrondi.

Il garda le silence un moment, fixant ce petit renflement.

— Je crois que ça commence à paraître.

Dalila posa instinctivement une main sur son ventre.

— Oui, peut-être. Je sais que j'ai perdu du poids au début, mais...

Antoine se redressa soudain, son visage blêmit.

— Attends... Est-ce que c'est... du sang?

Le cœur de Dalila bondit dans sa poitrine. Elle baissa rapidement les yeux, son souffle coupé. Une tache rouge sombre s'étalait sur le bas de son maillot de bain.

— Oh mon Dieu !

Il se leva d'un bond, la soutenant alors qu'elle tremblait de tout son corps.

— Viens, on s'en va, dit-il d'un ton urgent, néanmoins contrôlé.

Dans la voiture, Dalila sanglotait, ses mains crispées sur son ventre.

— J'ai peur de perdre le bébé, balbutiait-elle entre deux sanglots.

Antoine serra les mains sur le volant, ses propres pensées fracassées en un chaos. Il conduisait aussi vite que possible sans prendre de risques. Son esprit vagabondait. *Et si c'était pour le mieux?* La pensée lui traversa l'esprit comme une flèche empoisonnée. Il secoua la tête, cherchant à l'éloigner, tandis qu'elle revenait avec insistance.

— Ça va aller. Je te promets que tout ira bien, dit-il finalement en tentant de cacher son propre trouble.

Dalila continuait de pleurer, inconsolable. À leur arrivée, une infirmière s'empressa de la prendre en charge, l'installant dans un fauteuil roulant. Antoine suivit en silence, son visage fermé, cachant l'ouragan d'émotions qui le submergeait. L'attente fut brève, mais interminable à leurs yeux. Une fois dans la salle d'examen, l'obstétricienne, une femme à la voix douce, expliqua calmement :

— Les saignements proviennent d'un décollement du placenta. Ce n'est pas grave pour l'instant, mais il vous faudra tout de même un repos complet. Plus aucun effort, c'est compris ?

Dalila hocha la tête, soulagée et encore sous le choc.

— Le bébé... il va bien ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, le rythme cardiaque est normal. Mais il faut absolument éviter tout stress ou activité physique intense.

Dalila ferma les yeux, une larme solitaire coulant sur sa joue.

— Merci, docteur.

Antoine, en retrait, sentit une vague de honte monter en lui. Il ne comprenait pas ses propres émotions, tiraillé entre le soulagement de la savoir en sécurité et une frustration qu'il n'osait nommer.

Alors qu'ils quittaient l'hôpital, elle lui prit la main, souhaitant un peu de réconfort.

— Tout va bien, mon amour. Je vais me reposer comme il faut et tout ira bien, dit-elle doucement, interprétant mal son silence.

Il sentit ses yeux picoter et ravala ses larmes, mais pas la confusion qui l'habitait.

— Oui... tout ira bien, répondit-il, la voix presque cassée, sachant pertinemment que ses sentiments contradictoires n'étaient pas près de disparaître.

Sur le chemin du retour, aucun des deux ne parla. Dalila, fatiguée et rassurée, s'endormit la tête appuyée contre la fenêtre. Quant à lui, il continua de conduire, perdu dans un brouillard d'émotions qu'il ne parvint pas à dissiper.

Le choix est fait

Le père ainsi que le frère de Dalila s'étaient déplacés afin de rester quelques jours auprès d'elle. Jamais elle n'aurait cru que son père, si souvent distant, ferait une telle démarche. Peut-être avait-il changé après la mort de son épouse ? Peu importe la raison, elle en était profondément touchée. Arrivé chez sa fille, il ne fallut que peu de temps avant qu'il ne commence à remarquer l'ambiance distante qui régnait dans la maison. Les échanges entre elle et Antoine étaient presque inexistantes, et ce dernier passait tout son temps enfermé dans la chambre. Adam n'était pas à l'aise non plus, il avait cette impression de constamment marcher sur des œufs. Un soir, après le dîner, son père décida de prendre les devants. Il déposa sa tasse de thé, fixa Dalila, puis demanda d'une voix ferme :

— Dalila, qu'est-ce qu'il se passe ici, réellement ? Vous ne vous parlez presque pas, et lui, pourquoi dort-il autant ? Il ne fait même pas l'effort de venir discuter avec nous. Ce n'est pas ça, un mariage, lâcha-t-il enfin.

Elle détourna les yeux, mal à l'aise. Elle n'avait jamais été habile pour lui cacher ses émotions, et lui, il avait ce don de toujours savoir comment la faire parler.

— Papa, il souffre terriblement. C'est très difficile pour lui. Dès qu'il peut se reposer, il le fait.

— Et toi ? Tu crois que ce n'est pas difficile pour toi ? Dalila, je te vois, tu es fatiguée, nerveuse... Il t'aide, au moins ?

— Il fait ce qu'il peut, répondit-elle à mi-voix, presque en l'excusant.

Son père fronça les sourcils et se redressa sur sa chaise, essayant de peser ses mots.

— J'en ai fait des journées de travail longues et douloureuses dans ma vie. Mais je n'ai jamais passé mes soirées entières enfermée dans une chambre. Comment compte-t-il élever cet enfant si c'est déjà trop pour lui maintenant ?

Les mains de Dalila tremblaient. Les paroles de son père frappaient juste, trop juste. Elle sentait son secret lui brûler la poitrine. Elle ne voulait pas entrer là-dedans, pas maintenant. Mais l'insistance dans le regard de son père lui fit comprendre qu'elle ne pouvait plus reculer.

— Papa... il ne voulait pas de cette grossesse, murmura-t-elle en baissant la tête.

Son père la foudroya du regard et croisa les bras. Son visage devint celui d'un homme qui retient l'explosion par respect.

— Alors pourquoi es-tu enceinte ? Que s'est-il passé ?

— La grossesse est un accident et je n'ai pu lui en parler que trop tard.

— Tu l'ignoris ? demanda-t-il avec un mélange de surprise et de reproches.

— Non... mais... elle hésita, sa voix tremblait. Avec tout ce qu'il traverse, j'ai eu peur. Je crois que j'ai laissé traîner les choses.

Le regard de son père ne lâchait pas le sien. Il l'enveloppait, la coinçait, non pas pour la punir, mais pour essayer de comprendre. Cela la mettait encore plus à nu.

— Depuis combien de temps c'est comme ça ?

— Trop longtemps, admit-elle avant de fondre en larmes, submergée par les émotions qu'elle retenait depuis des mois. Papa, depuis que maman est morte, plus rien ne va.

Ses sanglots devinrent incontrôlables, des larmes qu'elle avait accumulées pendant des mois d'angoisse et de solitude. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentit autorisée à s'effondrer. Son père, bien que furieux, fournit un effort pour rester calme. Il comprit que sa fille avait besoin de soutien, pas d'un sermon.

— Écoute-moi, Dalila. Je ne vais pas te mentir, tu es dans une situation compliquée. À présent, tu dois être honnête avec toi-même. Tu regrettes de l'avoir épousé ?

— Non ! lâcha-t-elle avec une force presque violente. Je l'aime, papa, de tout mon cœur. Je suis convaincue que tout va s'arranger.

Il secoua la tête, sceptique.

— Et si rien ne s'arrange ? Si, dans un an, deux ans, les choses sont toujours pareilles ? Quel est ton plan ? Que feras-tu si tu dois choisir entre ton bébé et ton mari ?

Dalila serra les poings.

— Pourquoi devrais-je choisir ? Je veux les deux ! Le bébé et son père.

— Dalila, ouvre les yeux. Antoine, lui, n'a pas choisi. Comment crois-tu qu'il va regarder cet enfant, une fois né ? Avec les yeux d'un papa ou avec du ressentiment ?

Elle le fixa, incapable de répondre.

— Tu crois que j'étais un père parfait ? Peut-être pas, mais j'ai toujours voulu mes enfants, et je les ai toujours aimés. Avec lui... ce n'est pas ce que je vois ici.

Il désigna la chambre où Antoine dormait constamment, puis pointa son doigt vers son ventre légèrement arrondi.

— C'est ça que tu vas imposer à ton bébé ? Ce silence, ce rejet ? Parce que c'est ça que tu as imposé à ton mari. C'est toi qui as fait ces choix.

Dalila sentit une vague de colère et de douleur l'envahir. Ses critiques, bien que fondées, lui étaient insupportables. Elle se leva brusquement, les larmes aux yeux. Son père la regarda longuement, mais respecta son besoin d'espace.

Le lendemain matin, Adam et lui prirent le premier avion. Adam, lui aussi, s'était senti étranger dans cette maison, loin de la sœur qu'il avait connue autrefois. Il ne comprenait pas lui non plus comment elle avait pu lui cacher tout cela. Ils étaient pourtant si proches ! Dès leur tendre enfance, la proximité de leur âge avait tissé un lien solide et une complicité inébranlable. Depuis leur mariage, elle avait érigé un mur de briques entre eux, mais il ne s'en rendait pas compte.

*
* *

Dalila se sentait changer, et ce n'était pas seulement la grossesse qui modifiait son corps. C'était plus profond, comme si quelque chose en elle se brisait et se reconstruisait en même temps. Un voile sombre couvrit son regard tandis que les paroles de son père continuaient de résonner dans sa tête. *C'est ça que tu vas imposer au bébé. Tu comprends que ce sont tes choix qui t'ont menée ici ?* Ces mots acérés s'enfonçaient en elle, laissant une douleur térébrante dans sa poitrine. Son ego l'empêchait de faire face à ses torts. Elle voulait croire qu'elle avait fait tout ce qu'elle pouvait, même si une partie d'elle savait que ce n'était pas tout à fait vrai. Assise dans le salon, les mains croisées sur son ventre légèrement arrondi, elle fixa la fenêtre. Le ciel gris s'alourdit, annonçant une pluie imminente.

Elle n'entendit pas Antoine entrer dans la pièce.

— Tu es silencieuse, dit-il d'une voix qui se voulait douce, mais où perçait une tension. Tout va bien ?

Dalila releva les yeux vers lui, le fixa un instant sans répondre. Elle avait envie de lui hurler que non, rien n'allait. Que son père avait raison. Qu'à cet instant, leur couple ressemblait à un bateau qui prend l'eau. Au lieu de ça, elle haussa légèrement les épaules.

— Je réfléchis, c'est tout.

Il s'approcha, les épaules raides, la mâchoire serrée.

— À quoi ?

— À nous. À tout ça.

Elle posa une main protectrice sur son ventre.

— Je me demande si on fait ce qu'il faut... pour le bébé.

Le mot « bébé » fit trembler quelque chose en lui. Antoine resta debout, figé, incapable de répondre. Il savait qu'il n'en faisait pas assez. Qu'il ne voulait pas être là. Qu'il n'avait jamais voulu être père, pas maintenant, pas comme ça.

— Je fais ce que je peux, finit-il par dire.

Sa voix était rauque.

— Tu sais que je...

— Que tu quoi, Antoine ? Que tu veux bien faire, mais que tu n'y arrives pas ?

Son ton claqua, tranchant.

Il fit un pas menaçant vers elle. Son visage se contracta, les muscles de sa mâchoire tressaillirent.

— T'es pas seule, bordel. J'suis là, non ?

— Physiquement, oui. Le reste... je le cherche encore.

Antoine respirait fort, les poings serrés. Il sentit la pression monter derrière ses tempes.

— Je suis désolé. Je ne sais pas quoi dire d'autre.

— Tes excuses ne changent rien, Antoine. Elles n'ont jamais rien changé.

Elle avait dit ça d'un ton calme, presque las. Et c'est cette tranquillité-là qui fit dérailler quelque chose en lui.

— C'est toujours pareil, cracha-t-il. Peu importe ce que je fais, ce n'est jamais assez pour toi !

Il frappa du poing sur le comptoir. Le choc fit vibrer les tasses. Dalila sursauta. Son cœur s'arrêta une seconde, elle resta crispée.

— Mon père m’a demandé, poursuivit-elle d’une voix tremblante, qui je choisirais entre le bébé et toi.

Antoine écarquilla les yeux, hors de lui.

— Et qu’est-ce que t’as répondu ?

— Que je ne choisirais pas. Mais en réalité, c’est déjà fait.

Le monde sembla basculer. Antoine sentit une bouffée brûlante lui monter à la tête. Son souffle devint court.

— C’est comme ça que tu le vois ?

— Oui. Tu n’as pas voulu de cet enfant. Moi, je l’ai voulu. Alors oui, c’est toi qui perds.

Ses mots furent le coup final. Antoine vit rouge. Il se retourna pour coller son front contre le mur, tentant désespérément de calmer la tempête en lui. Une envie irrépressible de cogner quelque chose l’envahit. Ne réfléchissant plus, il frappa le mur une première fois. Le bruit sec résonna dans tout l’appartement. Puis une deuxième fois, plus fort. Au troisième coup, le plâtre céda sous ses phalanges. Trois trous nets et sanglants.

Dalila se leva pour s’éloigner de cette scène menaçante, les bras serrés contre elle. Sa respiration saccadée trahissait sa peur. Elle sentit qu’Antoine pouvait aller plus loin. Il se retourna et s’avança vers elle, le regard vide, haletant. En voyant sa terreur, il recula, paniqué.

— Merde... Dalila, je... je suis désolé.

Ses mots tombaient à plat. Elle ne répondit pas. Son mutisme disait tout. Elle voyait la sincérité de son regret, mais c’était trop tard.

L'estomac noué de peur, elle prit son courage à deux mains pour clore le moment en ajoutant :

— Ce n'est plus toi ma priorité. La Terre entière peut bien exploser, je m'en balance.

Elle parla doucement en posant ses mains encore tremblantes sur son ventre, s'adressant directement à son enfant.

— Je te choisis toi, juste toi. Et c'est toi et moi contre le reste du monde, maintenant.

Antoine regarda cette scène sans dire mot, se sentant plus éloigné d'elle que jamais. Il leva les yeux vers le mur sur lequel il venait de déverser sa rage. La honte et la peine l'envahirent.

— Je vais aller me coucher, dit-il simplement, avant de quitter la pièce.

Dalila se retrouva seule, ses pensées tambourinant dans sa tête. La pluie se mit à frapper doucement la fenêtre, une présence discrète qui accompagnait les larmes qu'elle laissait enfin tomber.

L'ombre sous le plâtre

Dalila s'efforçait de se reposer comme la médecin le lui avait conseillé, même si l'inactivité lui pesait. Habitée à un quotidien bien rempli, consacré à répondre aux questions des clients sur la posologie et les effets secondaires des médicaments ainsi qu'à superviser des assistants techniques ou des commis, elle n'avait pas le temps de s'ennuyer. Là, elle se sentait étrangère à cette nouvelle routine et passait ses journées à tenter de s'occuper : un peu de ménage, quelques recettes faciles et du tri dans les vêtements de bébé. Tout pour se changer les idées. Mais quelque chose en elle s'était brisé. Quelque chose qui se nourrissait de colère et d'amertume. Le cadre qu'elle avait accroché pour cacher les trous dans le mur n'y était pas resté longtemps. Elle finit par le retirer de façon à se rappeler de quoi Antoine était capable. Elle voulait qu'il s'en souvienne aussi et qu'il traîne la honte comme un boulet accroché aux chevilles. Chaque soir, elle le voyait rentrer du travail, le visage creusé et les yeux éteints. Il marmonnait à peine un bonsoir avant de se réfugier dans la chambre pour dormir. Et chaque soir, son cœur s'assombrissait un peu plus. Antoine rétrécissait, englouti sous le poids de ses douleurs et de ses pensées. Un soir alors qu'elle préparait une soupe, Dalila l'observa discrètement depuis la cuisine. Il s'était assis sur le canapé, frottant ses tempes avec une lassitude infinie. *Ces saloperies*

de pilules, pensa-t-elle en serrant les poings. Tu te détruis à petit feu et je suis coincée à te regarder prendre cette tangente. Tu cherches à attirer mon attention ? À me faire culpabiliser ? Tu es jaloux du bébé ? Cette dernière idée germa en elle, s'enracinant lentement dans son esprit. Elle secoua la tête, essayant de calmer sa colère, bien que celle-ci refusait de diminuer.

*
* *

Elle terminait une séance de yoga prénatal dans le salon, son tapis encore déroulé au sol, lorsque le regard fatigué d'Antoine croisa le sien. C'était une rare matinée où il n'avait pas à se précipiter pour aller au travail.

— Tu veux du thé ? demanda-t-elle en se relevant avec difficulté, posant instinctivement une main sur son ventre arrondi.

— Non, merci. Il détourna son regard, évitant soigneusement le sien.

Elle se dirigea vers la cuisine et sortit la menthe sèche du placard, puis mit l'eau à bouillir. Elle évitait de regarder le mur troué, qui lui rappelait chaque fois l'origine de l'animosité qu'elle sentait germer en elle. Chaque fois qu'il avait tenté de s'excuser, elle lui offrait son regard le plus froid, se rappelant constamment ses gestes impatients et frustrés, son humeur au quotidien. Ce n'était plus l'homme qu'elle avait aimé. Elle aussi se sentait différente. Acariâtre, presque. Son esprit valsait entre l'envie de le punir et celle qu'il sorte de sa vie. Qu'il ait mal. *Je l'aime, non ?* Le sifflement de la bouilloire la sortit de la transe dans laquelle elle s'était glissée. Ses propres pensées l'effrayaient.

Elle versa l'eau bouillante dans la théière et y ajouta machinalement du sucre. Son regard se tourna vers le salon. Antoine était encore là, prisonnier de son propre mal-être. Elle réalisa qu'elle regardait un inconnu. Un homme capable de lui faire peur. D'agir avec violence. *Je ne sais plus*. Ce constat résonna dans son esprit et déposa en elle un calme. Et face à cette réalisation, elle décida qu'il était temps de parler. De vraiment parler.

— Antoine, on ne peut pas continuer comme ça, lâcha-t-elle soudain.

Il releva la tête, surpris par son ton sérieux.

— Continuer quoi ?

Sachant exactement de quoi elle parlait, il continua sur l'offensive :

— Je vais au travail tous les jours, je ramène l'argent, je fais ce que je peux. Et toi, tu t'épanouis tranquillement dans ta grossesse comme si tout allait bien ! C'est toujours la même conversation que tu ramènes encore et encore.

— Tranquillement ? Tu vis dans quelle galaxie ? Tu m'as vue ces derniers mois ? Les saignements, l'arrêt de travail, la peur constante de perdre ce bébé ? Je suis seule dans tout ça. Complètement seule. Et d'en parler encore et encore, c'est la chose normale à faire. Parce qu'on ne peut plus continuer comme ça.

— Parce que tu m'as laissé tomber, Dalila ! Tu ne me regardes même plus. Tu te fous de ce que je ressens.

Elle serra les dents et les poings.

— Ce que tu ressens ? Tu veux parler de ton apitoiement, peut-être ? Tu sais quoi, je vais le dire, je pense que tu te détruis volontairement. Tu te réfugies derrière tes douleurs, tes pilules, ta fatigue, et tu refuses de te battre. Et maintenant, tu frappes les murs ! Tu me fais peur, Antoine ! Tu devrais voir un psy et suivre une thérapie.

Il ouvrit la bouche pour répondre sans qu'aucun mot n'en sorte. Il était pétrifié par la dureté de ses paroles. Elle reprit, la voix brisée par l'émotion.

— Tu n'es plus celui que j'ai épousé. Et je ne sais pas si c'est à cause de moi, de ton dos, ou de ces foutues pilules. Mais je sais une chose, je ne laisserai rien ni personne briser ce lien que j'ai avec notre enfant. Pas même toi.

Antoine fixait un point invisible devant lui, le visage livide. Finalement, il se leva brusquement.

— Tu veux savoir pourquoi je prends ces pilules ? demanda-t-il d'une voix presque cassée. Parce que sans elles, je ne tiens plus debout. Sans elles, je suis un déchet incapable de marcher correctement, incapable de travailler. Parce que, je te le rappelle, je dois mettre les bouchées doubles maintenant que tu es en arrêt de travail.

Ses yeux se gorgèrent de sang et son visage devint pourpre. Dalila sentit le danger approcher.

— Antoine... commença-t-elle, avant qu'il ne l'interrompe.

— Non. Écoute-moi. Tu veux que je me batte alors que je suis déjà à terre !

Il frappa son poing contre la table de cuisine. Elle recula d'un pas. Il continua :

— Et toi, au lieu de m'aider à me relever, tu me piétines avec tes attentes, avec ton... bonheur apparent. Comme si ma souffrance n'existait pas.

Ses paroles étaient suivies de gestes mimés avec brutalité et emphase. Dalila sentit les larmes monter. Elle ne l'avait jamais vu dans un état pareil. Elle s'approcha de lui le cœur battant à toute allure, posant une main hésitante sur son bras.

— Ce n'est pas ce que je voulais. Je voulais que tu sois heureux, que tu sois avec nous. Que tu sois le papa dont ce bébé a besoin.

Il approcha son visage du sien sans même tenter de contenir sa colère. Elle recula par réflexe, alors il lui attrapa les bras de ses deux mains, suffisamment fort pour qu'elle ne puisse s'échapper, puis la colla contre le mur.

— Et si je ne peux pas être ce père ? Et si je ne suis qu'un poids mort ?

— Tu me fais mal. Arrête ! Arrête Antoine. S'il te plaît, je t'en supplie.

Elle se libéra avec force. Effrayé par sa perte de contrôle, il sut à ce moment précis que les excuses ne suffiraient plus. Dalila lui lança un regard foudroyant. Elle longea le mur contre lequel elle avait été acculée pour se réfugier dans la salle de bain. Les jambes molles et l'esprit embrouillé par ce qui venait de se produire, elle s'accroupit sur le sol, puis colla son dos moite contre la céramique froide de la baignoire. Antoine se tenait derrière la porte sous laquelle elle pouvait entrevoir l'ombre de ses mouvements. Elle prit de longues inspirations pour rassembler ses idées et chercha des yeux la paire de ciseaux qui traînait près du lavabo.

Elle la saisit rapidement et la tint de ses deux mains, prête à se défendre. Quelques secondes plus tard, l'ombre disparut. Le bruit de la porte d'entrée qui se ferma indiqua à Dalila qu'il était enfin sorti.

Son esprit était embrouillé. Elle n'arrivait pas à comprendre comment tout cela avait pu dégringoler aussi vite. Qui était-il vraiment ? Allait-il finir par faire du mal au bébé ? Elle chassa ces questionnements en espérant ne pas se tromper.

Les jours suivants, le calme d'Antoine lui parut suspect. Cette absence de tension n'avait rien d'un apaisement. C'était le calme avant la tempête. Dalila le sentait. Chaque minute de silence était comme une corde tendue entre eux, prête à claquer.

Il partait tôt le matin, revenait tard. Parfois, il restait immobile dans la cuisine, face au mur où les trous du plâtre qu'il avait rebouchés à la hâte formaient encore des cicatrices. Elle l'observait en cachette, à travers l'ouverture de la porte, et son imagination s'emballait : *S'il s'en prenait au bébé ? S'il voulait lui faire payer ? Une idée absurde*, se disait-elle... *mais la peur n'a jamais besoin d'être logique.*

Un soir alors qu'elle rangeait les draps, elle trouva une des boîtes de pilules d'Antoine vide. Complètement vide. Pas même un comprimé oublié au fond. *Il est devenu fou ! Ça pourrait le tuer.* Elle leva la tête et se vit dans le miroir de la penderie. La boîte dans la main droite, une idée surgit. Net et immoral, ce début de phrase posé sur la langue : et si... Le « et si » n'était pas un raisonnement, c'était une image qui s'installait avec insistance. L'idée n'avait pas de forme précise ; juste une petite rumeur. Une effraction du possible.

Elle fixait son propre reflet, le visage tiré, les yeux trop grands. Son souffle se fit court. Elle repassa mentalement les dernières scènes : les poings sur le mur, la porte claquée, les mains qui l'avaient saisie. La peur avait creusé en elle une place chaude et noire. À l'intérieur de cette peur, une voix, la voix de l'urgence : *protéger l'enfant*. Et le moyen que cette voix lui proposait restait muet, sans détails, juste une image grotesque où la menace s'éteint, où le danger laisse place au silence.

La honte la frappa plus fort que la peur. Elle porta les mains à la bouche pour empêcher un cri. Comment pouvait-elle imaginer une chose pareille ? Et comment allait-elle fonctionner dorénavant avec cette pensée coupable qui la suivait partout comme une ombre ?

Le lendemain apporta sa réalité, pâle et ordinaire. Antoine rentra comme d'habitude, la voix dans une routine. Il trouva Dalila dans le salon, les yeux cernés. Elle l'accueillit avec un calme qui ne laissait rien présager. Il sentit qu'elle avait changé, mais son propre monde avait aussi basculé pour de bon – parfois en silence, parfois en éclats. Elle lui offrit un sourire qui n'était pas un pardon, seulement un rideau fragile entre eux.

CHAPITRE XII

Un geste de trop

Antoine n'avait quasiment pas dormi. Les pilules, autrefois sa seule échappatoire, n'étaient plus qu'un pansement sur une plaie béante. Les pensées dans sa tête devenaient une cacophonie insupportable, chacune des idées s'entrechoquait et amplifiait son anxiété. Le réveil sonna, strident, cruel. Il s'extirpa du lit, sa décision prise. Aujourd'hui, cela se passerait différemment. Il allait affronter Dalila. Sous la douche, l'eau brûlante coula sur ses épaules tendues, même si rien ne put apaiser la fièvre qui montait en lui. *C'est maintenant ou jamais*, pensa-t-il. Dans la cuisine, Dalila, le dos tourné, versait du café dans sa tasse. La lumière matinale caressait son ventre rond, un spectacle qui aurait dû lui paraître magnifique. Pour lui, cela ressembla à un rappel douloureux de ce qu'il ne pouvait pas ressentir : l'amour pour cet enfant et la colère que cette grossesse créait en lui.

Elle sentit sa présence, mais ne se retourna pas. Encore une journée d'indifférence, se dit-elle.

Antoine brisa le silence.

— Je sais que tout ce que je vais dire risque de sonner creux et je t'avoue ne pas trop savoir par où commencer.

Dalila se retourna lentement, l'appréhension peinte sur son visage.

— Tu sais que je ne te ferai jamais de mal, n'est-ce pas ?

Elle fronça les sourcils, croisa les bras et planta son regard dans le sien.

— Non, justement, je ne sais pas.

Insulté, il serra les poings et prit un ton plus grave et insistant.

— Je ne lèverai jamais la main sur toi, tu le sais.

Dalila releva ses deux manches et tendit les bras pour lui montrer les bleus encore visibles.

— Et ça ? C'est quoi, ça ?

Antoine baissa la tête, honteux. Cette image le frappa de plein fouet.

— C'était un accident.

— Ah ! Il ne manque que les fleurs !

Le ton sarcastique de Dalila piqua son orgueil. Il sentit sa honte se transformer en une colère qu'il voulut à tout prix calmer avant que tout explose, mais elle chargea à nouveau.

— Tu veux que je te dise ce qu'il se passe ? Tu es jaloux du bébé et tu veux que je m'occupe de toi.

Il écarquilla les yeux, choqué par cette accusation.

— Jaloux du bébé ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu es complètement folle !

Elle haussa les épaules, provocante.

— C'est terminé, j'exige que tu consultes.

— J'ai déjà consulté ! Le médecin refuse d'augmenter mes doses. Tu ne comprends pas. Je... je fais ce que je peux. Cette douleur me fait perdre la tête.

— Je parle d'un psy, Antoine. Pour ta jalousie à l'encontre du bébé.

Son accusation revint comme un boomerang. Il se sentit blessé et en perte totale de contrôle de la situation.

— Tu penses réellement que je suis jaloux de cet enfant ?

— Cet enfant, comme tu dis, est le tien !

Il voulut répondre, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge.

— Je...

— Tu quoi ? cria-t-elle. Vas-y, dis-le-moi !

Il détourna le regard, cherchant une issue imaginaire. Pris de panique, le souffle saccadé, il recula en évitant de se prendre les pieds dans une chaise. Le lion était coincé dans l'arène.

Il prit une profonde inspiration. Sa voix tremblait.

— Je... je n'ai pas besoin d'un psy... Je n'arrive pas à aimer ce bébé. L'idée de devenir père me terrifie. Ça me bouffe de l'intérieur.

Ces mots tombèrent comme un couperet. Dalila fut foudroyée par ces paroles, ses yeux s'emplissant de larmes qu'elle refusa de laisser couler.

— Dis quelque chose, je t'en supplie, souffla-t-il, la voix brisée.

Elle posa calmement sa tasse sur le comptoir d'un geste calculé.

— Très bien, dit-elle froidement. Je ne veux pas que tu sois là pour l'accouchement.

Antoine sentit son cœur flancher.

— Quoi? Non! Je ne vais pas te laisser seule.

Elle croisa les bras, implacable.

— Oh si, tu vas le faire. Je ne veux pas de toi près de moi. Tu devrais te réjouir. Je ne t'impose pas de rôle auprès du bébé.

Antoine sentit le sol tanguer tandis que le flux sanguin lui grimpait au crâne. Il prit toutes les précautions pour ne pas laisser cette fièvre qui parcourait à présent tout son corps exploser en excès.

— Dalila, ne fais pas ça.

Elle se leva, prête à partir. Il perdit le contrôle. C'est alors qu'il se lança vers elle et l'attrapa par le col de son chandail, puis la plaqua au mur. L'impact raisonna dans la cuisine.

— Lâche-moi! cria-t-elle en se débattant.

Il relâcha immédiatement sa prise, horrifié.

— Je... je suis désolé. Je ne voulais pas.

Dalila, transie de peur, recula, les larmes menaçant de déborder.

— Ne me touche plus jamais! Tu entends?

Il tendit une main tremblante vers elle, alors qu'elle fit un pas de plus vers le salon, le regard rempli de dégoût.

— Dalila, s'il te plaît...

Elle ne répondit pas, se dirigeant vers la porte. Juste avant de sortir, elle se retourna.

— Tu ne fais plus partie de ma vie.

La porte claqua, laissant Antoine seul avec sa douleur.

La colère monta en lui comme une immense vague.

— Putain ! hurla-t-il, frappant le mur de son poing.

La douleur physique se mêla à celle, plus insidieuse, qui brûlait dans son cœur. Accroupi sur le sol, il éclata en sanglots, submergé par un flot de remords, de tristesse et de colère.

Il repensa à leur histoire, à ce qu'ils avaient été. Pourtant, ce passé parut si lointain, irréel.

Douce rencontre

En l'espace de quelques semaines, le petit ventre arrondi de Dalila s'était métamorphosé. N'importe qui pouvait deviner qu'elle accoucherait bientôt. La grossesse s'accélérait à un rythme qui lui échappait. À vrai dire, l'accouchement était prévu dans moins d'un mois. Tout était prêt pour l'arrivée du bébé. Travaillant encore à temps partiel pour ménager ses forces, elle avait préparé une petite valise qu'elle laissait à la pharmacie, avec tout le nécessaire de toilette pour elle et pour le bébé, au cas où elle devrait se rendre à l'hôpital en catastrophe. Elle avait pris toutes les précautions possibles : un numéro de taxi inscrit, son plan d'accouchement dans lequel elle avait précisé que la présence du mari n'était pas souhaitée. Plus rien ne pouvait lui faire changer d'avis. En revanche, elle espérait que son frère et son père puissent être là. Non pas qu'elle les voulait dans la salle d'accouchement, mais le simple fait qu'ils puissent attendre dans le couloir la rassurerait. Elle avait aussi décidé de ne pas savoir le sexe du bébé, se réservant la surprise pour le jour J. Les deux prénoms étaient déjà choisis, les meubles de la chambre achetés, les couleurs des murs peintes, les vêtements et jouets sélectionnés. Elle avait tout fait seule, avec cette étrange force qui s'était réveillée en elle depuis que sa grossesse était devenue une réalité, une mission qu'elle ne pouvait ni ne voulait échouer.



Un samedi alors qu'elle était en congé, son frère l'appela pour lui annoncer que les billets d'avion étaient prêts. Ils arriveraient une semaine avant la naissance. Cela la rassura, car elle n'avait pas repris contact avec son père depuis leur dispute. Adam non plus n'osait plus vraiment appeler sa sœur, mais, pour rien au monde ils ne manqueraient la naissance du bébé. Timidement, il demanda :

— Comment ça se passe à la maison ?

Dalila ne savait plus quoi répondre. Dire la vérité reviendrait à donner raison à son père, quoique, tôt ou tard, ils constateraient que le couple ne se parlait plus. Alors, elle se confia.

— Mal. Très mal. On ne se parle plus et il ne veut pas de l'enfant. Tout part en vrille, et il n'y a rien que je puisse faire. Ni toi, d'ailleurs.

— Je suis désolé d'entendre ça. Je me doutais bien que ça n'allait pas, mais je pensais que ça irait mieux plus la date de la naissance approcherait.

— Pas du tout, c'est pire. Il rentre, il dort. Il se réveille, il part bosser. Moi, je m'occupe de ma grossesse, de l'arrivée de mon bébé. Maintenant, mon bébé, c'est tout ce qui compte. Et honnêtement, si nous devons divorcer, ça ne me ferait rien.

— Tu ne l'aimes plus ?

— Si... mais c'est comme si c'était déjà fini. Je ne sais pas pourquoi je t'en parle, tu ne peux rien y faire non plus.

— Que comptes-tu faire alors ?

— M'occuper de ce qu'il y a de plus important au monde à mes yeux. Point.

Elle sentit un inconfort s'installer entre eux. Adam, du haut de ses vingt-deux ans, savait bien qu'il n'avait pas de conseils à donner, qu'il pouvait juste offrir des oreilles attentives à sa sœur. Et c'était déjà beaucoup.

*
* * *

Cette année, l'Europe subit des vagues de chaleur records. La pharmacie était climatisée, mais ce matin-là, Dalila dut sortir plusieurs boîtes vides et les jeter dans un *container*. Son orgueil l'avait poussée à refuser l'aide que son collègue lui proposa. Elle se retrouva donc seule à accomplir cette tâche fastidieuse, et rapidement, la chaleur accablante devint insupportable. En terminant, elle sentit un liquide chaud s'écouler le long de ses jambes. Elle venait de perdre ses eaux. À peine avait-elle franchi la porte qui donnait vers l'intérieur de la pharmacie qu'une contraction intense la fit gémir. Son collègue, qui n'était pas loin, comprit immédiatement ce qu'il se passait.

— J'appelle ton mari ?

— Oh non ! Tiens ça.

Elle lui tendit un papier avec un numéro.

— Ah !

Une autre contraction la saisit, plus douloureuse que la première.

— Il faut que je compte les minutes entre elles avant d'appeler.

— Je crois bien que, si tu perds tes eaux, tu dois te rendre à l'hôpital.

— Oui, c'est vrai, tu as raison, je suis comme totalement désorientée, on dirait.

À peine avait-elle répondu à son collègue qu'une troisième contraction se déclencha. Dalila n'imaginait pas à quel point cela pouvait être douloureux. Heureusement qu'elle avait pris soin de demander la péridurale dans son plan d'accouchement. Le taxi arriva enfin tandis que chaque contraction fut une torture supplémentaire. Les secondes parurent des heures. *Maman, si seulement tu étais là*. Un souffle court, des larmes silencieuses. Elle avait peur et savait qu'elle ne pouvait reculer. *Ressaisis-toi, ton bébé arrive*. Le chauffeur de taxi ne cacha pas son inquiétude. Il jeta des coups d'œil furtifs sur la future mère tout en s'assurant que ses sièges en cuir noir ne souffrent pas de la situation. Cela la rendit presque furieuse, mais la douleur prit toute la place. Peu importe la vitesse, pourvu qu'ils arrivent rapidement aux urgences.

Devant l'hôpital, le chauffeur appela une infirmière, qui accourut vers eux avec un fauteuil roulant. Elle la conduisit directement en salle d'examen.

— Est-ce que quelqu'un va venir pour vous ?

— Non. Je suis seule. Voici mon plan d'accouchement.

L'infirmière le lut attentivement, puis hocha la tête avec un léger sourire.

— On va prendre soin de vous, ne vous en faites pas. Nous allons vous emmener en salle d'accouchement et prévenir

l'anesthésiste. Il est dans l'hôpital, ça ne devrait donc pas tarder.

Dalila la remercia d'un signe de tête, la douleur dans son bas-ventre n'avait pas cessé. Elle était nerveuse, nauséuse, triste. D'un autre côté, c'était le scénario qu'elle avait imaginé : accoucher sans Antoine. Elle avait accepté cette solitude, mais faire face à la réalité fut plus difficile. Elle ne put s'empêcher de se demander si, d'une manière ou d'une autre, elle ne faisait pas cela pour le punir. Or, ce n'était plus le moment de se poser des questions. Elle devait se concentrer et se motiver. *C'est mon moment. Mon bébé va arriver.*

Quand l'anesthésiste arriva enfin, Dalila ressentit un soulagement qui traversa son corps. La péridurale fut administrée rapidement, apaisant ses contractions avec une efficacité quasi immédiate. La salle d'accouchement se remplit de médecins et d'infirmières, l'obstétricienne prit position. En trente minutes, la dilatation était complète. Elle était prête. Elle ferma les yeux pour se concentrer. Son esprit se réfugia auprès de l'image de sa mère. *Si seulement tu étais là.* Elle était seule et devait l'accepter. Le bébé venait au monde prématurément de quelques jours et elle priait pour sa santé.

Une heure et quart plus tard, un petit cri perça l'air, que l'on put entendre dans le couloir. Sarra venait de naître. Dalila la tint enfin dans ses bras et ressentit un amour pur, infini, qui lui fit oublier toutes les douleurs précédentes. Elle fut soulagée de savoir qu'elle ne rentrerait pas immédiatement après l'accouchement. Les quarante-huit heures de répit qu'elle avait devant elle lui permettraient de réellement savourer ce moment sans personne pour le lui gâcher. Son regard ne pouvait plus quitter ces petits doigts presque transparents

qui s'enroulaient autour de son pouce avec force. Comme si cette fragilité n'était qu'une façade. Elle pria pour que son enfant, le fruit de ses entrailles, grandisse pour devenir une femme pleine de force.

Le soleil de l'après-midi laissa entrer ses rayons dans la chambre pour venir se déposer sur leur lit. La solitude ressentie plus tôt s'était entièrement dissipée pour laisser place à une plénitude que Dalila savoura pleinement. L'amour qui envahit son être était ce qu'elle avait ressenti de plus fort jusqu'à présent. Cette rencontre en face à face avec ce petit être était le plus beau moment de sa vie. Chaque fois que l'image d'Antoine refaisait surface, elle sentait un pincement au cœur, puis la chassait aussitôt pour ne rien gâcher. L'heure de rentrer chez elle approchait chaque minute, alors autant profiter du temps qu'elles avaient pour elles dans la douceur.

*
* *

De retour à la maison, Antoine les attendait, tendu, les yeux rougis par les larmes, avec les cernes d'un homme tourmenté.

— Je te présente Sarra, dit Dalila en lui tendant son enfant.

Il la prit, sans un mot, une larme solitaire roulant sur sa joue. Cela la toucha plus profondément qu'elle ne l'aurait imaginé. Ce geste d'affection lui faisait penser qu'il y avait encore quelque chose à sauver. Quelque chose qui en valait la peine de lutter.

— Elle te ressemble.

— Oui.

Les pleurs du nourrisson brisèrent ce fragile moment. La nouvelle maman la prit instinctivement, s'installant sur le canapé. Elle la berça doucement, sentant la montée de lait. *C'est toi et moi contre le monde*, pensa-t-elle.

Antoine baissa la tête, se dirigea vers la chambre. Dalila l'interpella.

— Où vas-tu comme ça ? Je viens d'arriver.

Il marmonna, confus, qu'il se sentait mal. Un soupir de désespoir s'échappa de Dalila. Lasse de ses excuses, elle n'avait pas le temps de s'attarder à ce qu'il pouvait ressentir. Elle regarda Sarra, son bébé, sa raison de vivre. Le reste devint soudainement dérisoire.

Quand tout s'écroule

Le lendemain matin, la chaleur douce du soleil baignait le quartier, une chaleur supportable après la canicule des jours précédents. La température, autour de vingt-six degrés, offrait un répit bienvenu. Son père et Adam, qui réussirent à devancer leur arrivée, Dalila et la petite Sarra, sortirent pour une promenade dans le quartier. Malgré le beau temps et l'air agréable, une tension muette planait au-dessus d'eux. Les rues étaient tranquilles, à peine un bruit dans l'air, comme si le monde lui-même retenait son souffle. Dalila poussait lentement la poussette du bébé, son regard perdu dans le vide, ses pensées tournées vers son époux et sur tout ce qui s'effondrait autour d'elle. Son père marchait à ses côtés, son regard grave fixé sur l'horizon, sans un mot. Adam suivait, silencieux, les mains dans les poches, jetant de temps en temps un coup d'œil furtif à sa sœur, n'osant rien dire. La petite Sarra s'endormit paisiblement, enveloppée dans sa couverture. Le bruit des roues de la poussette sur le trottoir parut décupler l'intensité de l'absence de mots. Les trois adultes avaient décidé, tacitement, de ne pas parler. Le simple fait de mentionner Antoine risquait de faire éclater ce qui restait du calme fragile et de raviver les tensions qui couvaient sous la surface. Ce silence était une manière de protéger le nourrisson, autant qu'eux-mêmes, de la tempête qui grondait à

l'intérieur de leurs cœurs. En se rapprochant de chez elle, Dalila se sentit soudainement écrasée par le poids de ses pensées. En levant les yeux vers leur stationnement, elle remarqua que la voiture était encore là. *Il est en retard pour le travail*, pensa-t-elle. Un frisson d'inquiétude la traversa. *Plus d'une heure de retard quand même, cela ne lui ressemble pas*. Un malaise inexplicable s'installa dans sa poitrine alors qu'elle se dirigeait vers la chambre à coucher, son cœur battant de plus en plus fort. Elle entra dans la chambre et s'arrêta net. Antoine était allongé sur le lit, immobile. Elle s'approcha de lui, les sourcils froncés. L'odeur de la chambre était différente. Son parfum était toujours présent, flottant dans l'air, mais quelque chose clochait. Elle posa sa main sur l'épaule d'Antoine sans obtenir de réaction. Un frisson glacial parcourut sa peau. Le corps d'Antoine était froid. Les yeux de Dalila s'écrouillèrent de terreur. Elle secoua doucement son mari, qui demeura inerte. Un calme sinistre régnait dans la pièce. Dalila le retourna précipitamment, espérant peut-être qu'il se réveille. Ses espoirs se brisèrent instantanément. Ses yeux se posèrent sur son visage, immobile, sans vie. Les mains tremblantes, elle se pencha et toucha son visage, cherchant une réaction. Rien. Le temps s'arrêta net. Saisie par l'effroi, elle prit une grande inspiration avant de crier :

— Papa ! Papa !

Elle sentit son cœur se déchirer sous la douleur du moment. Son père arriva en courant, son visage pâle et inquiet. Il s'arrêta en voyant sa fille tenter désespérément de réveiller Antoine. Elle commença à effectuer un massage cardiaque frénétiquement, les larmes ruisselant sur ses joues.

— Appelle une ambulance ! hurla-t-elle, sa voix brisée par la panique.

Son père n'eut besoin d'aucune répétition. Il attrapa son téléphone et composa le numéro des secours. Dalila sut qu'il était déjà trop tard. L'absence de réaction, la froideur de son corps, tout cela lui confirmait qu'il était déjà parti. Elle refusait de l'admettre, mais elle le savait. Les sirènes de l'ambulance se firent entendre quelques minutes plus tard. Un premier répondant entra précipitamment dans la chambre, vérifiant le pouls d'Antoine, son visage se refermant instantanément.

— Il est décédé, annonça-t-il d'une voix calme et douce, devinant que Dalila n'était pas prête à entendre cette vérité.

Les manœuvres de réanimation étaient inutiles, il était mort depuis des heures au vu de son corps déjà rigide et de la couleur de sa peau.

Dalila retint son souffle. Un vide immense envahit son cœur, elle ne parvint pas à effectuer le moindre mouvement. Elle garda les yeux fixés sur son mari, espérant encore qu'il se réveille, que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve. Mais il ne bougeait pas. Son père et son frère restaient à l'écart. Ils étaient là, proches, mais impuissants. Que pouvaient-ils dire dans un moment pareil ? Que faire face à une aussi grande perte ? Rien. Il n'y avait rien à dire.

— Papa... murmura Dalila dans un souffle, le regard vide.

Il s'assit près d'elle, sans prononcer un mot. Adam se tourna alors vers eux, les yeux pleins de larmes, sans que lui non plus ne sache quoi dire. Le silence s'étira entre eux, tissé de chagrin et d'impuissance. Elle était là, figée dans son état de choc, incapable de réagir. La douleur s'immisça lentement en elle, pareil à un poison qui se diffusait. Elle ne pleurait pas encore. Son corps et son esprit avaient besoin

de digérer l'ampleur de la tragédie avant que les larmes ne viennent. Et quelque part, dans son for intérieur, elle savait que le plus dur était à venir.

Trouver des réponses

Au commissariat, l'inspecteur prit quelques notes sur son carnet, puis leva les yeux vers Adam, nerveux, qui gardait la tête baissée et fixait ses mains moites. Le choc des dernières vingt-quatre heures ne s'était pas estompé le moins du monde pour lui, et son intuition lui disait que ce n'était qu'un début. L'estomac noué, il attendit fiévreusement que les questions lui tombent dessus.

— Vous avez mentionné que votre sœur vivait sa grossesse avec joie. Pourtant, elle était dans une situation compliquée avec son mari. Vous croyez vraiment que c'était un accident ou est-ce que vous avez des doutes, Adam ? dit-il d'une voix calme.

Adam baissa les yeux, le visage marqué par la peur d'en dire trop et d'attirer les soupçons sur sa sœur.

— Je... je n'en sais rien. Je veux juste que Dalila soit en sécurité, qu'elle et Sarra puissent continuer sans lui. Antoine était un homme compliqué. Il souffrait, oui, mais ça ne justifie pas... Je ne sais pas... Ça n'a pas de sens.

L'inspecteur hocha la tête en signe de compréhension.

— Et votre père, comment a-t-il réagi après avoir rencontré Antoine ? Vous avez dit qu'il avait des doutes sur la situation de votre sœur.

Adam se crispa à la question. Il serra les poings, essayant de contenir une vague d'émotions qui menaçait de le submerger.

— Il ne l'a pas accepté au départ. Il... il était en colère, surtout après avoir vu la tension qui régnait dans la maison. Il savait que Dalila souffrait. Mais il ne voulait pas qu'elle vive ce calvaire éternellement. Vous savez, il ne voulait pas qu'elle finisse par se retrouver avec un homme qui la déteste et qui reniait son enfant.

L'inspecteur garda le silence et observa le jeune homme plongé dans une mer de sentiments contradictoires.

— Et Dalila ? Vous avez dit que votre sœur ne comprend pas ce qu'il s'est passé. Comment réagit-elle maintenant ?

Adam prit un moment pour réfléchir avant de répondre, sa voix se brisant légèrement.

— Elle est... elle est sous le choc. Elle ne sait plus comment réagir. Elle m'a dit qu'elle s'en voulait de ne pas avoir vu ça venir. Qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'il puisse en arriver là. Je suis sûr qu'elle se sent coupable, qu'elle pense que, si elle avait fait plus, peut-être qu'il serait encore vivant.

L'inspecteur nota ces paroles avec une attention particulière.

— La culpabilité peut être dévastatrice. On ne peut malheureusement pas changer le passé. Ce qu'il faut, maintenant, c'est qu'elle se concentre sur l'avenir. Vous serez là pour elle, n'est-ce pas ?

Adam hocha la tête, un faible sourire traversant ses lèvres, malgré la tristesse qui l'habitait.

— Oui, bien sûr. Je ferai tout ce que je peux pour l'aider et pour que Sarra grandisse dans un environnement paisible. C'est tout ce qui compte désormais.

L'inspecteur se leva alors de sa chaise, fermant son carnet.

— Merci pour votre coopération, Adam. C'est tout pour aujourd'hui. Nous continuerons à enquêter sur cette tragédie, car j'ai l'impression que les circonstances de cette mort sont encore un peu floues. Nous vous recontacterons si nous avons besoin de plus de précisions.

Adam se leva à son tour, ses épaules légèrement voûtées, avec l'impression de porter un poids qu'il ne pourrait plus jamais déposer.

— Je ferai tout pour ma sœur, je peux vous l'assurer.

L'inspecteur sortit en laissant Adam seul dans la pièce. Les murs semblaient se refermer doucement autour de lui. La culpabilité le rongait, bien qu'il ne fût pas certain de ce qu'il aurait pu faire de plus pour sauver son beau-frère, ni même sa sœur.

Ce fut au tour de Dalila de répondre aux questions de l'inspecteur. Son regard était vide, éteint. Lorsqu'elle entra dans la salle d'interrogatoire, l'inspecteur nota qu'elle avait l'air de flotter, comme si elle n'était pas entièrement dans son corps ni en phase avec la réalité. Son chandail dévoilait deux auréoles causées par une montée de lait récente. Elle s'en rendit compte, eut un sursaut de pudeur et referma ses bras sur elle-même. L'inspecteur, visiblement gêné par cette vision, leva les yeux vers elle, sur son visage émacié et éteint. Il la fixa un instant, puis posa sa première question.

— Avez-vous besoin d'aller à la salle de bain avant de débiter ? Je peux demander à un agent de vous accompagner, si vous voulez.

— Non.

Cette réponse sèche l'invita alors à commencer.

— Je tiens tout d'abord à vous présenter mes sincères condoléances. Je sais que vous auriez préféré être ailleurs qu'ici, mais je me dois de vous poser certaines questions, si vous me le permettez.

Dalila acquiesça silencieusement. Alors, il reprit.

— Aviez-vous des problèmes dans votre couple ?

Elle ferma les yeux un instant, se mordit la lèvre inférieure avant de répondre d'une voix basse, brisée.

— Mon mari souffrait de dépression. Enfin... je crois... Il ne voulait pas du bébé, depuis le début.

L'inspecteur observa sa réaction, notant la douleur et les larmes dans ses yeux.

— Ça a dû causer plusieurs disputes, non ?

— Si.

Elle soupira, fermant les yeux à nouveau pour se donner du courage.

— Il ne voulait même pas écouter. Il disait qu'il n'était pas prêt pour un enfant, qu'il ne voulait pas être père.

Une vague de douleur traversa son visage.

— Il avait tellement peur... Je crois qu'il s'est perdu dans tout ça.

L'inspecteur nota silencieusement. Il se repositionna en posant son carnet sur la table avant de poser une question plus directe.

— Avez-vous mis des pilules additionnelles dans sa nourriture ou son eau ?

Dalila se pétrifia, les yeux injectés de sang. Un frisson glacial parcourut son dos.

— Quoi ? Non ! C'est n'importe quoi ! J'aime mon mari, je ne ferais jamais ça.

Son ton se fit plus dur, et une douleur diffuse monta en elle. Elle tourna frénétiquement son alliance.

— Je vous assure, tout ça, c'est un accident. C'est un accident.

L'inspecteur la regarda longuement, avant de poser une nouvelle question.

— Vous souvenez-vous de vous être réveillée durant la nuit ?

— Oui, pour allaiter. Je me lève plusieurs fois pour ça.

— Et aviez-vous remarqué si votre mari était en vie à ce moment-là ?

Dalila se mordit les lèvres presque au sang.

— Je l'entendais respirer.

— À quelle heure vous êtes-vous couchée ?

— Je dois me réveiller aux heures pour allaiter. Je ne dors pas vraiment.

L'inspecteur nota son langage corporel avant de reprendre l'interrogatoire.

— Avez-vous parlé d'assurances entre votre père et vous, la veille ?

Une vague d'angoisse envahit Dalila. *Mais qu'est-ce qu'Adam a bien pu raconter à l'inspecteur ?*

— Je vous assure que c'était du sarcasme et on discutait de tout et de rien. D'ailleurs, on a coupé court à cette conversation. Mon père m'a simplement demandé si nous étions couverts, au cas où il lui arriverait quelque chose, c'est tout.

Elle secoua la tête, tentant de contenir ses émotions dans cette situation irréaliste.

— Antoine prenait trop de médicaments... et il en avait conscience, mais...

Elle s'interrompit, les yeux embués de larmes.

L'inspecteur étudia méticuleusement chaque geste et posture qu'elle prenait. Il n'arrivait pas à la déchiffrer entièrement. Il est vrai que le hasard était en faveur de Dalila qui, grâce à la mort de son mari, allait recevoir une belle somme avec l'assurance vie qu'il avait contractée, mais c'était trop évident, simple, facile même. Avec cette affaire, une pièce de *puzzle* lui échappait, toutes ses années d'expérience le lui criaient. Voyant que cette conversation ne mènerait pas plus loin, il la remercia et se dirigea dans une autre salle d'interrogatoire.

CHAPITRE XVI

La tête haute

Le père de Dalila était assis face à l'inspecteur, le regard dur, sans pour autant réussir à dissimuler une certaine nervosité. Ses mains jointes sur ses genoux, il attendait la première question avec une patience qu'il ne possédait plus. L'inspecteur prit une profonde inspiration avant de commencer.

— Quelle était votre opinion de votre gendre ?

Le père leva les yeux vers l'inspecteur, une lueur de mécontentement traversant son regard.

— Je ne l'aimais pas beaucoup. Mais je ne souhaitais pas sa mort.

Il afficha une fermeté, teintée d'une ombre de doute dans la voix. L'inspecteur nota cette contradiction possible.

— J'ai appris que vous parliez d'assurance vie la veille du décès avec votre fille. Pourquoi ?

Le père se redressa légèrement sur sa chaise, se pinça les lèvres comme s'il essayait de dissimuler quelque chose. Puis, il répondit d'une voix maîtrisée :

— Mon gendre prenait plein de médicaments dangereux pour sa santé et il pouvait en mourir... Il en est mort.

Je voulais juste savoir s'il avait eu l'intelligence de les protéger financièrement... C'est tout.

Il haussa les épaules, soulignant la logique de son inquiétude. L'inspecteur l'observa longuement, cherchant une hésitation, une fragilité sur le visage de l'interrogé. Enfin, il enchaîna :

— Vous êtes-vous réveillé la nuit du décès ?

Le père de Dalila hésita un instant. La question l'avait dérouté.

— Peut-être... je ne sais plus. Pourquoi ?

Il détourna les yeux, ce que l'inspecteur nota comme un désir d'éviter un sujet trop intime, mais ce dernier insista.

— Juste pour savoir si vous avez pu entendre quelque chose de bizarre ou remarquer quelque chose d'inhabituel.

Le père se renfroгна, se souvenant peut-être d'un détail qui le tracassait. Il fixa le sol un instant.

— Oui, je suis bien allé aux toilettes. Et j'ai vu de la lumière dans la grande salle de bain. C'est tout.

— Savez-vous s'il y avait quelqu'un à l'intérieur ?

Il haussa les épaules, son regard fuyant.

— Non, je ne crois pas. Il n'y avait aucun bruit. Peut-être qu'ils avaient oublié la lumière allumée ?

L'inspecteur ne se satisfait pas de cette réponse, il poursuivit.

— C'est possible. Mais vous ne pensez pas que c'est étrange ? Une lumière allumée à une heure pareille ?

Le père se leva brusquement, visiblement effrayé par la direction que prenait l'interrogatoire.

— Je vous dis que ce n'était rien. Ils oublient des choses tout le temps. Ça n'a aucune importance !

Il perdit totalement son calme. L'inspecteur resta impassible, son regard fixé sur lui, et, dans un ton plus froid, lança une question qui le fit bondir.

— Pensez-vous que Dalila aurait pu tenter de déguiser cette *overdose* en suicide ?

À cette question, le père s'avança d'un bond, pour atteindre l'inspecteur. Son visage rouge de colère. Il pointa le plafond, comme s'il en accusait les murs eux-mêmes.

— Ma fille n'a rien à voir avec cette histoire ! Cet imbécile n'a pas voulu faire face à cette grossesse et il s'est tué. Laissez ma fille en dehors de ça ! Vous m'entendez ? Laissez-la en dehors de cette histoire !

Sa voix tremblait de rage. Il était effrayé par l'idée que sa fille puisse être coupable de meurtre.

L'inspecteur garda son calme, le regard fixé intensément sur lui.

— Asseyez-vous, monsieur. Je ne fais que mon travail et, s'il le faut, je peux vous mettre tous les trois en garde à vue, alors ne me tentez pas. Je vous demande simplement de répondre aux questions. Tout ce qui m'importe, c'est de comprendre ce qui a bien pu se produire. D'accord ?

Le père se rassit avec un grognement. Il demeura tendu, ne sachant plus comment contrôler ses émotions.

— Comment expliquez-vous le fait qu'il n'ait laissé aucun mot ? demanda l'inspecteur en se penchant légèrement en avant.

Le père ferma les yeux, fatigué. Il secoua la tête.

— Je n'en sais rien, moi. Il en avait marre de la vie, point. Il ne voulait plus rien de tout ça. Peut-être qu'il était trop perdu pour écrire quelque chose...

— Aviez-vous eu accès à leur chambre durant votre séjour chez eux ?

Hésitant un instant, il répondit d'une voix plus ferme.

— Non. Je n'ai pas eu le besoin d'entrer dans la chambre de ma fille. Pourquoi ? Hein pourquoi ? Vous osez m'accuser maintenant ?

L'inspecteur ne répondit rien à cette question, car il se doutait bien que ce qu'il allait demander par la suite allait davantage mettre sa patience à l'épreuve.

— Pensez-vous que votre fille souhaitait la mort de son mari ?

Le père explosa. L'angoisse et la colère déformèrent son visage. Il se leva à nouveau, cette fois avec une force incontrôlable.

— Arrêtez avec vos conneries, OK ? Vous ne m'intimidez pas, et si vous croyez que je vais incriminer ma fille, vous mettez le doigt dans l'œil !

Il frappa la table du poing, les veines de son cou saillantes. L'inspecteur garda son calme, un sourire en coin. Il pouvait

sentir l'odeur de la peur qui émanait de l'homme qui était en face de lui.

Il se redressa et nota quelques mots dans son carnet, en ajoutant, non sans une pointe de scepticisme :

— D'accord, monsieur. J'en ai fini avec vous, mais gardez en tête que cette question reste en suspens.

Le père se calma, tout en évitant désormais le regard de l'inspecteur. Il se leva sans un mot, puis se dirigea vers la porte, toujours en proie à une colère intérieure qu'il ne put exprimer autrement que par des gestes brusques. L'interrogatoire prit fin, sans réponses claires ni certitudes.

*
* *

D'après le rapport du médecin légiste, Antoine aurait ingéré, en un laps de temps très court, une dose mortelle de médicaments. De ce fait, il se pourrait bien que sa mort soit un accident. Une erreur fatale. Pour l'inspecteur, cela n'avait rien de satisfaisant, car quelque chose dans cette histoire ne collait pas, mais il lui était impossible de mettre le doigt dessus. Après plusieurs jours d'enquête et de réflexion, la thèse de l'accident fut déclarée. L'affaire se conclut sans réponse concrète, et chacun de ceux qui étaient impliqués dans cette tragédie allait devoir continuer à vivre avec des questions sans réponses. Tout le monde pouvait enfin tourner la page, mais, au fond de lui, l'inspecteur savait que, parfois, les vérités restaient cachées là où personne ne voulait vraiment regarder. Le temps allait donc faire son œuvre, tandis que les cicatrices, elles, resteraient.

Mensonge pieux

Les années s'écoulèrent à une vitesse que Dalila n'avait pas mesurée, mais dans son cœur, chaque journée paraissait durer une éternité. Mère célibataire, elle avait pris soin de ne jamais se laisser aller, de rester forte et de garder le cap, surtout pour son enfant. Malgré les épreuves, elle n'avait en aucun cas envisagé de se remettre en couple. Son rôle de mère était sa priorité absolue. Sa vie s'était concentrée autour de sa fille et, bien que la mort d'Antoine et celle de sa mère eussent laissé des traces sur son âme, elle continua d'avancer, courageuse et résiliente. Sarra, elle, grandit et devint une jeune femme pleine de vie, de curiosité et de beauté. Sa mère la regardait parfois avec une pointe de nostalgie, se demandant comment elle avait pu grandir si vite. C'était un miracle. Une de ces petites étincelles de joie dans un monde qui semblait souvent trop cruel. Sarra n'avait jamais connu le vrai visage de son père. Dalila s'était toujours assurée de protéger sa fille de la douleur du passé, de lui offrir l'image d'un homme qu'elle aurait aimé connaître, un papa aimant qui était mort tragiquement d'une surdose. Un accident, voilà ce qu'elle lui avait dit. Elle ne lui avait, d'aucune façon, parlé de ses problèmes de consommation, de l'homme perdu dans ses *addictions*, de ses douleurs et de l'épuisement mental qu'il portait en lui, le rendant incapable de gérer sa vie. Elle lui montrait simplement des photos de souvenirs heureux :

des sourires partagés, des moments de tendresse, de leur mariage, le couple radieux qu'ils avaient été, si jeunes à peine sortis de l'adolescence, les yeux remplis d'espoir. Et Sarra avait grandi en pensant qu'il l'avait aimée de tout son cœur. C'était une vérité déformée, une vérité qui ne ferait jamais mal, un mensonge plus doux que la réalité. Elle ne pouvait risquer de briser l'illusion qu'avait sa fille sur un père qu'elle n'avait guère eu la chance de connaître.

Sarra, toute jeune fille, rêvait de ce père qu'elle voyait dans ses rêves. Elle l'imaginait tel un homme brillant, drôle et aimant, comme celui qu'elle voyait sur les photos. Un homme qu'elle aurait voulu avoir auprès d'elle. Elle avait besoin de ce lien avec lui, ce lien qu'on ne pouvait pas remplacer, et sa mère ressentait cette douleur à chaque sourire qu'elle lui offrait en parlant de lui. Cette douleur qu'elle avait choisi de garder pour elle, cachée derrière des années de silence.

Dalila était une femme épuisée par le temps, mais elle était aussi forte, dévouée dans son rôle de mère. Chaque jour, elle travaillait dur pour offrir à son enfant ce qu'elle n'avait pas eu, une enfance remplie d'amour et un avenir prometteur. Et cela, elle l'avait fait seule. À travers tous ses sacrifices, elle savait que Sarra n'avait jamais manqué de rien, sauf de cette figure paternelle qui aurait dû être là pour elle.

Sarra commençait tout juste ses études. La littérature française était devenue sa passion, un domaine dans lequel elle se perdait avec une ferveur dévorante. Elle pouvait y plonger pendant des heures, absorbée par les mots, par les histoires des grands écrivains. Elle rêvait de devenir professeure, de transmettre à d'autres cette flamme pour les livres, trouvant dans cette passion son seul refuge dans un

monde souvent trop complexe. Personne ne savait d'où lui venait cet amour pour les mots. Cela semblait si naturel pour elle, comme si elle avait été destinée à suivre ce chemin. Dalila se demandait souvent si ce n'était pas un moyen pour elle de fuir et de s'évader dans des mondes parallèles, loin des ombres de son passé, loin de l'absence de son père.

*
* *

Un nouveau chapitre dans sa vie vint chambouler leur quotidien. Un soir, à la veille de ses dix-neuf ans, Sarra rencontra Constantin, qui était également un nouvel étudiant. Un autre visage inconnu sur le campus, mais celui-ci marqua sa vie d'une manière que Dalila était loin d'imaginer.

Il était d'origine portugaise. Ses traits basanés, son regard intense, presque magique, avec des yeux verts très expressifs : dès le premier instant, Sarra fut emportée. C'était une évidence. L'attirance fut instantanée. C'était le genre d'homme qu'elle ne pouvait ignorer. D'un caractère fort, parfois même un peu belliqueux, qui ne craignait pas de dire ce qu'il pensait. Il portait en lui l'énergie d'un pays chaud, d'un sang bouillant qui se manifestait toujours. Avec Sarra, il était doux, attentionné, patient, capable de raconter des blagues pour la faire rire quand elle en avait besoin. Ensemble, ils formaient un couple parfait aux yeux de tous. La plus belle histoire d'amour du campus.

Dalila, malgré ses efforts pour cacher ses préoccupations, ne put ignorer cette sensation étrange qui grandissait en elle. Constantin lui rappelait quelqu'un. Pas en apparence, non, mais plutôt dans sa manière d'être, dans sa voix qui lui semblait familière. Un air de déjà-vu, quelque chose qu'elle

ne sut identifier immédiatement. Peut-être son sourire, ou ses intonations. Après plusieurs rencontres, elle mit le doigt dessus. Il y avait une part de lui qui lui rappelait Antoine dans ses moments sombres, et cette pensée la dérangerait immensément. Elle ne pouvait s'empêcher de comparer Constantin à l'homme qu'elle avait aimé, à cet homme qui, à son insu, l'avait menée à sa perte. Bien sûr, il ne semblait pas mauvais, elle voulait le croire. De plus, elle était rassurée, car Sarra disait savoir gérer son tempérament. Mais cette ressemblance étrange, cette impression qu'il était le double d'Antoine dans certains de ses gestes et réactions la poussait à rester sur ses gardes. Elle aurait aimé qu'il soit plus discret, moins expressif, qu'il ne soit pas aussi émotif. Pourtant, Sarra avait l'air heureuse, et après tout, n'était-ce pas tout ce qui comptait ? Dalila savait qu'il fallait qu'elle laisse sa fille s'épanouir, qu'elle la laisse voler de ses propres ailes. Toutefois, son instinct de mère protectrice restait éveillé. Elle surveillait sa fille du coin de l'œil, s'assurant qu'elle ne se laisse pas emporter par une passion trop dévorante. C'était là, dans ce doux mélange d'inquiétude et d'amour, que Dalila se rendait compte qu'elle ne pourrait la protéger de tout. Qu'elle ne pouvait empêcher les erreurs et les blessures du cœur. Tout ce qu'elle pouvait faire était d'être toujours présente pour l'aider à les soigner le cas échéant.

L'annonce

Dalila et Sarra préparaient le dîner dans la cuisine, une odeur d'ail et d'herbes fraîches flottant dans l'air. Elles discutaient chaleureusement. Sarra, tout en épluchant les légumes, lâcha une remarque, un sourire malicieux sur le visage :

— Tu sais, Constantin est tellement jaloux ! Jaloux et même possessif, ajouta-t-elle, un brin de fierté dans la voix.

Le couteau de Dalila s'immobilisa net sur la planche. Un morceau d'oignon roula jusqu'au bord.

— Ah oui ? Ça ne te dérange pas qu'il soit comme ça ?

Dalila essuya ses mains sur son tablier, s'arrêtant un instant pour observer sa fille, son regard flouté par sa propre expérience. Ce mot, « possessif », avait glissé dans la conversation comme une écharde.

— Non, il me montre qu'il tient à moi, répondit Sarra d'un ton anodin en essayant de dédramatiser. Il me le répète tout le temps qu'il est fou de moi et, parfois, il se fâche.

Sa mère la scruta. *Fou de moi*. Dalila sentit les mots rebondir dans sa poitrine. Antoine aussi était fou d'elle. Avant les cris, avant les murs marqués de ses colères. Elle se leva, attrapa une carotte, l'observa un instant avant de la couper, perdue dans ses pensées.

— Est-ce que ça te dérange quand il se fâche ? demanda-t-elle finalement, soucieuse.

Sarra haussait les épaules, dissimulant quelque chose dans ses gestes, un malaise lié à la culpabilité d'en avoir trop dit.

— Non, il râle un peu parfois... Il dit des choses... mais rien de grave. Ce n'est jamais vraiment méchant, tu sais ?

Dalila sentit un frisson de doute parcourir son échine. *Rien de méchant ?* Elle utilisait beaucoup d'excuses pour arrondir son propos. Trop désinvolte, également. Elle ne la croyait pas.

— Tu sais, tant qu'il ne te contrôle pas comme un jouet... échappa-t-elle, ses yeux fixant le visage de sa fille avec insistance.

Sarra prit une seconde avant de répondre.

— Je sais que tu n'es pas *fan* de lui, mais je t'assure, maman, il est parfait pour moi.

— Doucement... ça ne fait que neuf mois que vous êtes ensemble.

Sous sa peau, l'inquiétude battait comme un tambour. Elle avait été à cette place autrefois. Amoureuse, naïve, convaincue d'avoir trouvé la bonne personne avant de comprendre que la passion peut aussi être une cage dorée.

— Et toi ? Tu t'es mariée au bout de sept mois, lança Sarra, l'air un peu plus taquin, espérant rendre la discussion plus légère et nostalgique pour sa mère.

Dalila se figea un instant, sentant un nuage épais envahir ses pensées. *Si seulement j'avais pris plus de temps. Si seulement*

je n'avais pas laissé Antoine m'entraîner dans ce tourbillon de passion aveugle. Peut-être que tout aurait été différent. Elle se reprit pour nuancer l'image que sa fille avait de son union avec son père.

— Nous aurions dû prendre plus de temps, ton père et moi. Et peut-être que les choses auraient été différentes entre nous, finit-elle, la voix chargée de regrets.

Sarra leva les yeux au ciel, une moue moqueuse sur les lèvres.

— Oui, mais je n'aurais pas été là !

Elle affichait son plus grand sourire en souhaitant enfin alléger l'atmosphère.

Dalila sourit faiblement en retour, même si, dans son cœur, la stupeur persista. Elle ne put s'empêcher de penser à cette période de sa vie où elle avait tout voulu trop vite, trop fort.

— Peut-être que tu aurais été là, ou peut-être pas, répondit-elle en envoyant un clin d'œil à sa fille pour jouer le jeu de la légèreté.

Un silence s'installa entre elles, puis Sarra le brisa en posant une question qui fit retourner le cœur de sa mère.

— Mais dis-moi, que dirais-tu si je partais vivre en appartement avec Constantin ?

Dalila sentit son corps s'engourdir, son couteau suspendu en l'air. La phrase tourna dans son esprit, aussi douloureuse qu'un coup de poignard. Elle déposa lentement l'ustensile sur le comptoir, son cœur battant de plus en plus fort.

— Je crois que tu devrais attendre un peu, ma chérie. Tu ne penses pas que c'est un peu tôt ?

Sa voix trembla malgré ses efforts. Sarra secoua la tête, ses yeux pétillants d'enthousiasme.

— Je n'ai pas dit qu'on allait se marier, maman. Juste vivre ensemble.

À cet instant, Dalila sentit l'angoisse l'envahir. Elle savait que cette étape était inévitable, que sa fille avait bien grandi. Pour autant, elle n'était pas prête à la laisser partir si facilement, à la voir se jeter dans l'inconnu avec quelqu'un qui, même s'il était charmant, avait un tempérament imprévisible.

— Oui, je comprends, mais je trouve que c'est trop tôt. C'est certain que je ne t'empêcherai pas de le faire, tu le sais bien, répondit-elle, sa voix devenant plus douce, sans toutefois être en mesure de dissimuler son inquiétude.

— Je préférerais que tu sois heureuse pour moi, ajouta Sarra, une légère tristesse se glissant dans sa voix.

Dalila sentit son cœur se serrer à ces mots. Elle se mordit la lèvre, réprimant une vague de larmes qui glissaient déjà sur ses joues.

— Je t'aime et je ne veux que ton bonheur. Je sais que tu as ta vie à vivre, mais sois prudente. Et surtout, ne te laisse pas manipuler par qui que ce soit.

Sarra sourit, rassurée par la réponse de sa mère. Dalila put voir dans les yeux de sa fille un éclat de défi, une volonté de vivre ses propres expériences.

— Mais sache que Constantin ne me manipule pas du tout, maman. On parle ensemble et on est d'accord sur tout... Peut-être que je pourrais partir à la fin de l'été? Ça nous laisse l'été pour profiter entre nous, non?

Dalila acquiesça d'un geste absent. L'idée de la perdre, de la voir partir, la rongea instantanément.

— Oui, je suppose, répondit-elle enfin, la voix marquée par la mélancolie.

*
* *

Les semaines qui suivirent furent remplies d'une énergie ambivalente. Elle voyait sa fille faire ses préparatifs avec enthousiasme, excepté que son cœur, à elle, était accablé. Chaque boîte qu'elle remplissait, chaque objet qu'elle emportait éloignait un peu plus Sarra de chez elle, de sa protection. Elle repensait sans cesse à Antoine, à leur rencontre, à leur mariage précipité. Tout avait été si intense, si rapide. Elle se demandait si la même chose allait arriver à son enfant. Si Constantin pouvait réellement être celui qu'il semblait être, ou si, à force de vouloir être parfait, il finirait par devenir un autre piège. Dalila ne pouvait s'empêcher de se poser des questions, de comparer leurs histoires. Et son instinct, protecteur et sage, n'arrêtait pas de lui lancer des avertissements.

Le jour du départ arriva trop vite. Sarra, sourire aux lèvres, embrassa sa mère tendrement avant de grimper dans la voiture.

— Tu me promets de m'appeler tous les jours ? Même pour quelques minutes ?

— Promis, maman, répondit Sarra automatiquement et sans hésiter, si bien qu'un éclat de tristesse apparut dans les yeux de sa mère.

Les dernières boîtes étaient dans la voiture, prêtes à partir. La chaleur de la fin d'été était plus accablante que d'habitude. Dalila regarda sa fille, un sourire cloué aux lèvres et l'angoisse dans le ventre.

— Et surtout, reviens à la maison quand tu veux, ou si quelque chose ne va pas. Compris ? S'il y a le moindre problème, je suis là.

Sarra s'esclaffa, les bras ouverts pour embrasser sa mère.

— Je sais, ne t'inquiète pas. Je suis très heureuse et tout ira très bien, dit-elle en la serrant dans ses bras.

Dans ce geste, la manche droite du chandail de Sarra se releva et dévoila une ecchymose qui n'échappa pas à l'œil de Dalila.

— Comment t'es-tu fait ça ?

— Sûrement une boîte qui m'est tombée dessus.

Cette maman-louve, bien qu'essayant de sourire, ne se sentit pas rassurée. Elle voyait l'éloignement de sa fille comme une fracture. Elle qui avait passé des années à l'élever, à veiller sur elle, la voyait maintenant vivre sa propre vie.

— Je commence à connaître le caractère de ton petit ami. Il ne doit pas toujours être facile à gérer.

Sarra échappa cette fois un rire cristallin.

— Ça, c'est bien vrai ! Mais je gère, d'accord ?

Constantin, du fond de la voiture, appela Sarra. Le moteur ronronnait doucement. Sarra monta. Dalila observa sa fille se retourner pour lui faire un dernier signe de la main.

La voiture s'éloigna, emportant un peu de son cœur avec elle.

Dalila, maintenant seule, répéta l'écho tendre et assourdissant, *toi et moi contre le monde*. Puis, elle leva la main en réponse. Son cœur était ailleurs, accablé par un départ qu'elle n'arrivait pas à accepter.

Le purgatoire

Les jours se traînaient, chaque heure se glissant lentement dans les mailles du temps. Dalila avait l'impression que les murs de sa maison se refermaient autour d'elle. Lorsque le soir tombait, une étrange solitude l'enveloppait. Une partie d'elle-même était partie avec Sarra, et chaque petite tâche qu'elle accomplissait pour distraire son esprit se dissolvait dans l'air de ce vide causé par son absence. Elle faisait les cent pas entre la cuisine et le salon, son esprit incapable de trouver la paix. Elle secouait la tête, frustrée par cette spirale mentale qui ne laissait aucune place à la tranquillité. Si elle se forçait à se concentrer sur une tâche domestique telle que plier du linge ou nettoyer la vaisselle, cela ne faisait que repousser le moment où son esprit reviendrait à Sarra, où la pensée de sa fille refaisait surface avec une intensité plus grande à chaque instant. Elle avait bien pris soin de rester rationnelle, de ne pas succomber à la panique. Malheureusement, il suffisait d'un simple détail pour que les doutes et les inquiétudes prennent racine dans son esprit. Sarra, pourtant, lui donnait régulièrement des nouvelles. Elle l'appelait tous les jours, comme promis, racontant ses petites victoires et ses défis. Rien de grave, rien de choquant, mais chaque nouvelle teintait l'humeur de Dalila d'une nuance plus grise.

— Tout va bien, maman.

Dalila y croyait de moins en moins. La voix de Sarra, douce et rassurante, devenait une voix distante. Et derrière ses mots, elle perçut une légère tension qu'elle n'arrivait pas à ignorer. « Tout va bien », voilà ce que sa fille disait à chaque appel. Or, chaque phrase se tordait dans son ventre pareil à un serpent, chaque « je suis heureuse » venait trop vite, comme un mantra pour convaincre sa mère, et plus encore, se convaincre elle-même. Cela ne faisait que deux mois qu'elle avait quitté son cocon. Deux mois seulement, néanmoins, pour Dalila, cela équivalait à une éternité. Le vide s'était installé dans chaque pièce, dans chaque coin. Il était tangible, oppressant, à l'image d'une présence invisible et insidieuse qui flottait autour d'elle. La maison paraissait morne sans les rires, sans les allées et venues de sa fille. Même les couleurs vives des murs semblaient plus fades. Dalila s'arrêtait parfois devant la porte de la chambre de Sarra, ses doigts glissant sur le cadre de la porte pour sentir encore un peu le parfum de sa présence.



Chaque nuit, les souvenirs devenaient plus aigus, plus douloureux. Elle se revoyait, jeune mère, portant son bébé dans ses bras, la berçant doucement. Elle revivait des moments qu'elle croyait avoir oubliés, les souvenirs s'entrelaçaient avec des peurs irrationnelles. Et si Sarra souffrait là-bas, loin d'elle, sans qu'elle le sache ? Et si elle était trop naïve pour voir les signes d'une relation qui se dégradait ? Constantin, ce jeune homme impulsif, trop sûr de lui, elle ne pouvait le laisser faire si c'était le cas. Mais elle n'avait pas le droit d'interdire à sa fille de vivre sa vie, n'était-ce pas ce qu'elle avait toujours voulu ? Malgré elle, un sentiment

de panique l'envahissait chaque fois qu'elle imaginait son enfant pleurer dans un coin, sans qu'elle puisse la consoler. Petit à petit, une paranoïa s'installait. Les nuits étaient devenues plus longues, plus sombres. Le sommeil, ce refuge dont elle avait besoin, la fuyait de plus en plus. Les heures s'étiraient, laissant place à une veille solitaire où elle tournait en rond dans son propre esprit. Chaque appel de Sarra, bien que réconfortant, laissait un goût amer. Dalila n'était pas dupe. Elle sentait que quelque chose clochait, qu'il y avait des hésitations dans la voix de sa fille, des pauses entre les mots qui parlaient plus fort que tout le reste. Les scénarios se bouscullaient dans sa tête. Elle les chassait, les repoussait encore et encore. Ils revenaient toujours sous forme de vagues implacables. Elle imaginait sa fille, seule et perdue, désespérée face aux échos d'une relation qui, selon ses craintes, risquait de se briser sur des rivages de manipulation subtile. Sa propre histoire avec Antoine, avec tout ce qu'elle n'avait jamais voulu voir, revenait la hanter. C'était une ombre qui flottait autour d'elle, imperceptible, mais omniprésente. Peut-être que tout ce qu'elle redoutait était en train de se produire avec Sarra. Seulement, comment le lui demander sans la blesser ? Comment lui ouvrir les yeux sans lui voler ses rêves ? *Si seulement je pouvais être avec elle*, pensait Dalila chaque soir. Elle savait que sa fille devait commettre ses propres erreurs et bâtir sa propre expérience. Ce n'était pas son rôle de l'empêcher de se tromper, même si, chaque faux pas, chaque doute la faisait trembler de l'intérieur. Il y avait quelque chose de terrifiant dans cette séparation. Une mère ne devrait-elle pas être là pour ses enfants, à chaque étape, à chaque épreuve ? Les nuits s'enchaînaient avec une angoisse croissante qui s'insinuait peu à peu dans ses veines. Elle essayait de se concentrer sur ce quotidien qui passait au ralenti, noyée dans l'incertitude. Elle avait cessé de manger

correctement. Parfois, elle se trouvait à table sans savoir ce qu'elle y faisait, son esprit trop occupé par des pensées qui ne la laissaient jamais en paix. Quand elle parvenait enfin à s'endormir, c'était dans un sommeil haché, entrecoupé de rêves flous où elle voyait Sarra, et parfois Constantin, mais, dans ces rêves, tout n'était pas aussi simple et doux. Dalila se sentait piégée, enfermée dans sa propre peur. Peur de l'abandon. Peur de la souffrance de sa fille. La réalité lui échappait totalement. Et la question persistait dans son esprit, comment protéger sa fille alors qu'elle n'était plus à portée de main ? Elle se décida enfin à lui rendre visite un samedi. Elle voulut s'assurer que tout allait bien, que son intuition la trompait. Elle se prépara mentalement à ce qui l'attendait, consciente que l'intrusion dans la vie de sa fille pouvait être mal perçue.

*
* * *

Arrivée chez eux, Dalila observa l'appartement avec un sourire poli. Tout semblait parfait. Trop parfait. Le canapé aligné au millimètre, les coussins gonflés comme pour impressionner, les boîtes soigneusement empilées contre le mur. Elle fronça les sourcils. Sarra n'avait jamais tenu sa chambre en ordre plus d'une journée. Ce silence, cette propreté, tout avait quelque chose de factice, presque inquiétant.

— J'ignorais que tu étais devenue ordonnée, lança-t-elle, faussement enjouée.

— J'apprends vite, répondit Sarra, trop rapidement.

Cette phrase lui avait échappé. Dalila releva la tête interloquée.

— Tu apprends quoi vite ? À faire le ménage ?

Sarra détourna aussitôt le regard, et Dalila sentit ce léger courant d'air qui passe entre deux mensonges. Un rien, mais suffisant pour faire vibrer sa méfiance.

— Prendre soin de son appartement, ce n'est pas comme prendre soin de sa chambre, maman. Ce n'est pas pareil.

Trop tard. Avec sa réponse hâtive, sa mère sentit qu'elle lui cachait quelque chose.

— Est-ce que Constantin est du genre ordonné aussi ?

— Très, dit-elle en ramassant la valise pour ne pas la laisser traîner.

Ce geste frappa Dalila. Elle n'avait jamais vu sa fille se ramasser aussi vite. Cela ne lui ressemblait pas. Mais il était inutile de s'alarmer pour le moment. Après tout, vivre en appartement était nouveau pour le jeune couple. Peut-être qu'elle voulait bien faire, tout simplement. L'appartement respirait la bonne humeur, mais l'air y était saturé d'une tension que seule une mère pouvait sentir. Le jeune couple l'accueillait chaleureusement. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher d'analyser chaque geste, chaque mot échangé. Elle nota la façon dont il posait sa main sur le bras de Sarra, une façon possessive qui la dérangeait.

La soirée se passa dans un mélange de discussions légères et de moments de tension sous-jacente. Dalila observait attentivement les interactions du couple. Sarra rayonnait, mais à plusieurs reprises, elle capta une ombre de mécontentement sur le visage de Constantin lorsqu'elle parlait de

ses études ou de ses amis. Elle en reparla plus tard avec sa fille, prenant soin de ne pas la froisser.

— Je me demande si tu es vraiment heureuse, dit-elle en prenant un café dans la cuisine.

— Bien sûr, maman ! Je t’assure que tout va bien.

Dalila détecta une lueur d’hésitation dans ses yeux.

— Je sais que tu es épanouie dans tes études, mais tu sais, il est important que tu puisses être toi-même dans une relation. Je veux juste m’assurer que tu es en sécurité.

Sarra soupira, visiblement agacée par cette conversation.

— Maman, je suis grande maintenant. Je peux prendre soin de moi. Constantin et moi avons des discussions franches. Il n’y a rien de mal entre nous, vraiment.

Sa mère hocha la tête, même si son inquiétude persistait. Elle décida de laisser tomber le sujet, ne voulant pas provoquer de tension. Elle savait qu’elle devait respecter l’espace de sa fille, mais elle était tout de même décidée à demeurer vigilante.

*
* *

Les mois passèrent, les visites continuèrent, alternant entre moments de joie et inquiétude. Sarra s’épanouissait dans ses études, toutefois, le comportement de Constantin ne cessait de préoccuper Dalila, qui observait de loin, cherchant à trouver le juste milieu entre soutien et intrusion. Une nuit alors qu’elle s’endormait, elle se remémora les

conseils de son propre père sur la parentalité. *Les enfants, il faut les laisser apprendre par eux-mêmes, tout en étant toujours là pour les rattraper.* Ses mots résonnèrent dans son esprit, et elle prit une décision : elle ferait tout ce qu'elle pouvait pour être présente pour Sarra, pour l'accompagner, sans jamais empiéter sur sa liberté. Et dans ce mélange d'amour, de soutien et d'inquiétude, elle tenta de se convaincre que la vie continuait, avec ses joies et ses peines, mais aussi avec l'espoir que sa fille trouverait son propre chemin, tout en sachant qu'elle serait toujours là pour elle.

Un piège insidieux

Pour Sarra, Constantin n'était pas comme les autres hommes. Il avait un pouvoir sur elle. Il n'avait pas besoin de crier, il n'avait pas besoin de grandes scènes. Il suffisait de son regard, de son ton, de ses gestes pour qu'elle s'effondre intérieurement, battue sans qu'il la touche vraiment. Et ce mutisme suffoquant qu'il lui imposait chaque fois pour lui faire sentir qu'elle n'avait pas pris la bonne décision lui laissait un goût amer. Puis, la brutalité s'immisça peu à peu et son emprise sur elle grandissait chaque jour, pour ainsi s'assurer qu'elle n'aille nulle part sans lui. Au fond d'elle, Sarra savait que ses gestes violents n'étaient pas justifiés. Et il n'était jamais tout à fait désolé de ses actions. Il ne s'en cachait pas et, pire encore, il savait qu'elle finirait toujours par lui pardonner. À l'image d'une marionnette, elle se laissait guider par ses humeurs, ses décisions et, même s'il la détestait parfois, il lui attribuait la culpabilité de son propre mal-être. C'était plus facile de croire que s'il lui faisait mal, c'était sa faute, à elle.

Le silence de Sarra pendant une des conversations avec sa mère ne passa pas inaperçu. Dalila l'avait toujours connue plus ouverte, plus communicative. Ce repli, presque soudain, lui avait mis la puce à l'oreille. Elle savait que quelque chose n'allait pas. Mais quoi ? Que se passait-il vraiment derrière les murs de cet appartement ? Pourquoi sa fille était-elle plus distante à chaque appel, plus évasive dans ses réponses ?

Elle ne pouvait ignorer ce malaise qui pesait dans la voix de Sarra, malgré les mots rassurants qu'elle prononçait. Lorsqu'elle lui demanda de venir la voir, Dalila espérait que ce serait l'occasion d'en apprendre encore plus, de voir si son intuition était fondée. Peut-être que les réponses seraient plus claires, et elle pourrait enfin lui expliquer que, si elle l'aimait, elle devait être honnête avec elle, ne pas se laisser manipuler par ce garçon qui la changeait, sans qu'elle s'en rende compte. Sarra, elle, était déchirée entre son amour pour Constantin et son dévouement envers sa mère. La culpabilité s'immisçait peu à peu dans ses pensées. Elle savait que Dalila, même si elle ne le disait pas, se faisait des idées. Elle savait qu'elle la voyait comme une enfant, une jeune fille naïve. Mais comment pouvait-elle lui dire qu'elle ne savait plus où elle en était ? Comment lui avouer qu'elle ne contrôlait plus sa propre vie ? Elle se sentait perdue, prise dans un cycle qu'elle ne pouvait pas arrêter. Elle l'avait voulue, cette relation. Elle l'avait choisie. Et malheureusement, elle s'était lentement retrouvée dans un piège dont elle ignorait comment s'échapper. Elle se rendait compte que, malgré tout l'amour qu'il pouvait lui donner, Constantin était imprévisible. Un jour, il était doux comme un agneau et le lendemain, un monstre de colère. Et elle se laissait faire. Elle laissait cet homme l'engloutir sans comprendre pourquoi elle était incapable de lui dire non. Sarra s'en voulait. Elle se haïssait de ne pas savoir comment s'en sortir. Lorsqu'elle appela sa mère ce matin-là, la conversation fut brève et tendue.

— Quand est-ce que tu viens me voir ? demanda Dalila, essayant de masquer l'anxiété derrière une légèreté forcée.

— Je suis un peu dépassée ces jours-ci, maman. Dès que je me libère, je passe te voir, d'accord ?

Dalila ferma les yeux un instant, respirant lentement. Elle entendait dans le mot « dépassée » tout ce que sa fille ne disait pas : la fatigue, la tension, peut-être la peur.

— As-tu fini tes boîtes ? Laisse-moi t'aider avec ça.

— Ne t'inquiète pas, maman. J'ai fini ça. Par contre, avec les études, le travail... j'ai très peu de temps.

Pressée de savoir comment allait réellement sa fille, Dalila continua ses questions.

— Comment vas-tu ? Comment ça va avec Constantin ?

Sarra se tut un long moment avant de répondre enfin, précipitamment.

— Oui, excuse-moi, j'étais distraite. Tout va bien ici. Ne t'en fais pas.

Dalila n'appréciait pas cette réponse évasive. Elle la reçut comme un signal d'alarme déguisé en banalité. Elle sentit ses doigts trembler contre le combiné.

— Je dois te laisser d'accord ? J'ai un rendez-vous chez le dentiste.

— D'accord... déjà ? fit-elle, plus insistante.

— Oui, désolée, je dois vraiment partir.

— Je t'aime, mon cœur.

— Moi aussi, maman.

Cette hésitation au bout du fil ne manqua pas de troubler Dalila. Elle resta un moment, le téléphone encore collé à son

oreille, comme si la ligne pouvait lui rendre la vérité. Elle savait. Elle ne savait pas quoi, mais elle savait.

Lorsque Sarra raccrocha, elle leva la tête et se retrouva face à Constantin. Son œil gauche portait un hématome évident. Une larme roula sur sa joue, elle la balaya rapidement.

— Qu'est-ce qu'elle t'a demandé? dit-il avec un regard froid.

— Juste comment on allait.

— On dirait qu'elle insistait. Je me trompe?

Il marqua une pause avant de se rapprocher, menaçant.

— Elle voulait juste savoir si je me reposais bien.

— Tu lui as dit que son idiot de fille ronfle la nuit?

Il lâcha un rire narquois, mais Sarra ne rit pas. Elle baissa la tête, l'angoisse montant en elle.

— Ne me parle pas comme ça.

— Oh, allez. Tu vas pas mal le prendre, quand même? C'est vrai que tu ronfles fort la nuit.

Elle le regarda, furieuse. Ses mots se perdaient dans l'air. Constantin ne la laissait plus respirer, même pour se défendre.

— Ne me traite pas d'idiot.

— Ou quoi? Il se rapprocha encore, une menace dans sa voix. Sinon, tu t'en vas, c'est ça?

Elle baissa la tête, sans répondre, sa gorge nouée, sachant que le silence, une fois de plus, risquait de lui coûter cher.

Mais, quoi qu'elle choisisse, se taire ou riposter, elle allait le payer.

Cette fois, elle le défia et le résultat qui s'ensuivit lui laissa d'autres ecchymoses sur le corps. C'était un couteau à double tranchant. Chaque fois que la menace approchait, il était déjà trop tard. Il prenait un malin plaisir à la manipuler de façon qu'elle se retrouve au pied du mur à toutes les occasions où il voulait lever la main sur elle. Un jeu malsain qui donnait un peu plus de pouvoir à son ego tordu.

La visite

Tout était venu si subtilement, si insidieusement. Il avait le talent de manipuler toutes les personnes qu'il souhaitait. Son visage et son sourire pleins de charme cachaient un côté très sombre. Constantin considérait Sarra comme la parfaite petite brebis sans défense. Ce comportement perdurait depuis l'université, et personne ne s'en était douté. Sauf Dalila, qui avait les radars pointés vers sa fille. On pouvait appeler cela de l'obsession ou de l'instinct maternel, car elle le sentait depuis le début. Ses mots, ses phrases, ses intonations n'étaient plus les mêmes. Il n'y avait plus de spontanéité dans leurs conversations et ce n'était pas normal. Dalila comprenait que son pressentiment était fondé, mais il lui fallait plus de preuves. Sa fille ne semblait pas non plus vouloir se confier à elle. Et passer un après-midi chez le couple ne suffirait sûrement pas à lever le voile sur ce qui se passait réellement. Peut-être pouvait-elle passer quelques jours chez sa fille ? Mais pour cela, il lui fallait trouver une bonne raison. Un plan qui ne tarda pas à se matérialiser.

— Mes nouveaux voisins ont apporté des puces de lit et le propriétaire veut vermifuger le bâtiment. Je vais devoir passer deux nuits ailleurs. Pourrais-tu m'héberger ?

Sarra devait être rassurée que sa mère puisse enfin venir, ou anxieuse à l'idée qu'elle découvre son secret. Hésitante, elle répondit lentement :

— Oui, bien sûr que tu peux. Tu dormiras dans le salon, car, comme tu le sais, nous n'avons pas de chambre additionnelle. Ça te va ?

Dalila était heureuse de l'entendre. Peut-être se trompait-elle et découvrirait-elle bientôt que tout allait bien.

— Évidemment, je dormirai dans la baignoire s'il le faut. Je ne veux pas croiser un seul de ces insectes chez moi.

La décision était prise. Sa mère irait chez elle le lendemain. Elle devait maintenant en informer Constantin. Rien qu'à cette idée, son estomac se noua et elle ignorait totalement la réaction qu'il pourrait avoir. Une fois tenu au courant, celui-ci la critiqua.

— Tu aurais pu m'en parler avant, non ?

— Non, mais c'est ma mère et c'est juste pour deux jours.

— Je m'en fiche ! Tu aurais pu me demander mon avis à moins que tu t'en foutes, c'est ça ? Il s'approcha dangereusement de Sarra et lui agrippa le bras droit. Tu comptes me mettre dans l'embarras avec ta mère ?

Elle savait la tournure prochaine de cette situation. Pour éviter les coups, elle répondit rapidement tout en se protégeant le visage avec l'avant-bras qui lui restait de libre.

— Pas du tout. Elle a juste besoin qu'on la loge ici pour deux jours. Constantin, je t'en prie, lâche mon bras, tu me fais mal.

— Tu sais que je me mets dans cet état à cause de toi. Tu me rends fou à prendre des décisions sans m’avertir. Tu me prends pour un imbécile qui ne compte pas pour toi. Tu crois que je me mets dans cet état pour rien ?

— Lâche-moi, je te dis ! osa-t-elle en arrachant son bras de son emprise.

Il lui mit une gifle sur le visage. Assez petite pour ne pas laisser de trace, sachant pertinemment que la belle-mère serait là le lendemain. Sarra n’osait plus le regarder dans les yeux de la soirée. Il avait encore gagné.

*
* *

C’est en début d’après-midi que Dalila arriva avec sa petite valise. Elle se sentit heureuse de voir à nouveau sa fille. Ses visites bimensuelles lui paraissaient toujours trop courtes. Cette fois-ci, elle pourrait rester suffisamment longtemps pour mieux les observer et s’assurer de la sécurité de son enfant. Toutes deux se réunirent une nouvelle fois pour préparer un dîner. Sarra était une bonne cuisinière grâce à sa mère, qui l’avait introduite aux plaisirs gastronomiques quand elle était jeune. C’était devenu une tradition entre elles, un moment de complicité et de partage. L’ambiance était légère, avec des blagues et des potins de stars que les deux adoraient échanger. Pour quelques heures, Sarra se sentit en paix et joyeuse. Mais alors qu’elles s’apprêtaient à préparer la table, la serrure de la porte tourna brusquement. Ce bruit, aussi familier que menaçant, la fit tressaillir. Dalila jeta un œil vers la porte, sans comprendre immédiatement ce qu’il se passait. La porte s’ouvrit lentement, et Constantin

apparut sur le seuil. Il avait l'air plus tendu qu'à l'habitude. Sarra sentit un trouble immédiat, et son cœur se serra dans sa poitrine. Elle avait l'impression que tout allait basculer à cet instant précis.

— On dirait que vous avez bien démarré la soirée, dit-il d'un ton neutre, sans sourire.

Dalila, qui n'avait jamais été du genre à se laisser impressionner, le regarda avec un sourire poli. Elle put immédiatement sentir la froideur de l'atmosphère qui s'installa dans la pièce.

— Bonjour, Constantin, répondit-elle simplement, en l'observant d'un air attentif.

Il ne répondit pas immédiatement. Au contraire, il jeta un coup d'œil sur la table et soupira.

— J'espère que vous n'avez pas fait trop d'efforts pour moi, dit-il d'un ton sarcastique.

Sarra, gênée par la situation, baissa la tête en continuant de mettre la table. Elle comprit que les choses n'allaient pas bien et sentit que la tension entre sa mère et lui risquait de gâcher ce moment qu'elle avait espéré plus jovial. Dalila, cependant, était loin de se laisser influencer par l'attitude de Constantin. Elle décida de rester calme, même si une partie d'elle se disait qu'il y avait quelque chose de plus sombre dans ce que sa fille n'osait pas lui dire. Elle la vit se comporter différemment, et chacun de ses gestes laissait entrevoir une dissonance qu'elle ne put ignorer. Alors qu'elles s'assirent autour de la table, une question flottait dans l'air. Celle que Dalila n'osait pas poser, mais qu'elle sentait de plus en plus pressante : *Que cache-t-elle derrière ce silence ?* Constantin tenta de faire bonne figure devant sa

belle-mère. Il se ressaisit et lança, tout en s'approchant de la table :

— Bonjour, belle-maman !

— Arrête de m'appeler comme ça, c'est Dalila.

Tous deux se firent la bise. Il s'approcha ensuite de Sarra pour lui donner un long baiser, ce qui fit un léger pincement au cœur à sa mère.

— Ça sent bon ici ! Qu'est-ce que vous nous mijotez, mesdames ?

— De la lasagne ! répondit Sarra en offrant son plus beau sourire.

— Humm ! J'ai déjà faim. Dis, je peux te parler deux minutes ? adressa-t-il à Sarra.

Ils se dirigèrent vers la chambre à coucher, fermant la porte derrière eux. Il attrapa doucement son bras.

— Je suis vraiment désolé pour hier. Tu sais que je travaille très fort sur moi-même pour changer, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais...

— Je te promets de bien me comporter avec ta mère et toi. Je t'aime de tout mon cœur. Tu le sais, ça aussi ?

— Oui, dit-elle, peu convaincue de ses paroles.

Ses grands yeux embués fixèrent les siens, essayant de transmettre son besoin désespéré d'être aimée. Il se pencha lentement pour lui déposer un doux baiser sur le coin de l'œil par lequel s'échappait une larme. Une fois ressaisi,

tous deux retournèrent dans la cuisine. Pendant ce temps, la minuterie sonna. Ce fut le temps de sortir le plat du four. Chacun s'installa autour de la table et les trois savourèrent leur assiette. La lasagne était si bonne que seule leur mastication se fit entendre. Puis, tandis que Sarra voulut engager la conversation, elle releva ses manches et, sans s'en rendre compte, dévoila malencontreusement les marques sur ses poignets et ses bras. Sa mère les remarqua immédiatement. Ainsi, silencieusement, toutes les craintes qu'elle avait se confirmèrent. En voyant les bleus sur ses bras menus, son cœur se serra, mais elle ne dit pas un mot. Ses pensées et sa rancune, en revanche, se mettaient à se fracasser dans sa tête.

— Maman, ça va ? Tu trembles !

— Je suis simplement fatiguée. Je ne suis plus très jeune, tu sais, mentit Dalila.

Son angoisse grimpait en flèche. Ses tremblements devenaient plus forts. Puis, soudain, elle demanda, espérant de tout cœur que sa fille lui dise enfin toute la vérité :

— C'est quoi ces bleus sur tes bras ?

— Oh ça ! Rien du tout. J'ai dû me faire ça en rangeant.

— Tu es bien maladroite, renchérit Constantin, platonique.

Dalila n'en crut pas un mot. Ces marques signifiaient que quelqu'un lui avait serré les poignets et les bras avec une grande force.

— Je dois aller me reposer, finit-elle par dire en se levant. Je vais me préparer pour me coucher.

Sarra se leva pour lui préparer le canapé-lit. Maintenant qu'elles étaient en dehors de la cuisine, sa mère s'approcha d'elle pour la confronter discrètement.

— C'est lui qui t'a fait ça ?

— Arrête, s'il te plaît. Pas maintenant.

— Alors c'est ça ! dit-elle en approchant sa main de sa bouche pour éviter de crier.

— Maman, s'il te plaît. Plus tard. S'il s'en rend compte...

— Oh mon Dieu ! Mon bébé !

Ses larmes montèrent et ruisselèrent en torrent.

— Va dans la salle de bain si tu as envie de pleurer. Ne fais pas ça ici ! fit-elle en vérifiant que son petit ami ne les entende pas.

Dalila s'exécuta. Hors de question de mettre sa fille en danger.

Elle se dirigea vers la salle de bain et verrouilla derrière elle. En évitant de faire du bruit, elle s'assit sur la cuvette pour pleurer. Son bébé était en danger. Elle l'avait toujours senti. C'était une certitude maintenant. L'intuition maternelle qu'elle avait voulu repousser ou déguiser en une inquiétude banale était bien fondée. Cette fois, il n'y avait plus de place au doute. Enfermée dans la salle de bain, Dalila se demanda *à présent, comment faire pour la sortir de cette relation toxique ?* Elle était persuadée qu'en étant dans cette situation difficile, sa fille devait probablement prendre des antidépresseurs ou d'autres choses qui la soutenaient un peu afin de l'aider à survivre dans cette prison déguisée en amour. Elle voulut

en avoir le cœur net et ouvrit l'armoire à pharmacie. C'est alors que son regard se figea. Elle saurait reconnaître ces pilules parmi des milliers. La boîte qui se tenait devant elle ne contenait aucune information, mais elle sut immédiatement de quoi il s'agissait. Ces pilules, Antoine les avait prises jusqu'à en mourir. Les idées se succédèrent dans sa tête. Tout tourna à vive allure, et la rationalité ne fut plus au rendez-vous. Elle perdit le cap. Un voile noir assombrît son regard. Ses mains arrêterent soudainement de trembler. Une étrange détermination s'installa en elle. Elle saisit la boîte, l'ouvrit et prit plusieurs pilules, puis les écrasa dans un mouchoir. Elle détermina que la quantité écrasée suffirait à faire disparaître n'importe qui une bonne fois pour toutes. Satisfaite, elle jeta un dernier regard au miroir et s'attarda un instant sur son reflet, presque étranger à elle-même. Dalila comprit qu'elle s'apprêtait à commettre l'irréparable, mais la seule image qui venait brouiller tout son raisonnement était la peur qu'elle avait vue affichée sur le visage de sa fille unique. Elle rangea le mouchoir dans une poche et se dirigea vers la cuisine. De retour dans le salon, calme, posée et déterminée à garder le contrôle de la situation :

— Je vais préparer un thé à la menthe. Quelqu'un veut quelque chose à boire ? offrit-elle d'un ton généreux.

— On aime ça le thé, hein chéri ? répondit Sarra en souriant.

— Un thé algérien ? Bien sûr ! J'en prendrais bien un. Mais je peux m'en occuper. Venez vous reposer.

— Non, ça ira, ne t'en fais pas. Après tout, c'est la moindre des choses que je peux faire pour vous remercier de votre hospitalité.

Comme un robot, elle effectua chaque geste machinalement. Son esprit rationnel s'était totalement déconnecté de la réalité. Plus rien d'autre que la sécurité de Sarra ne comptait à présent. Elle prit trois tasses dans lesquelles elle versa le thé, puis mit toute la poudre dans l'une d'elles. Était-ce encore possible de faire marche arrière ? Oui. Le voulait-elle ? En aucun cas. C'était décidé. Il devait disparaître. D'un pas calme, elle s'approcha de la table basse du salon et distribua les tasses fumantes.

— Je n'ai pas trouvé de verres à thé, alors j'ai versé ça dans une tasse.

— Je pense les avoir quelque part dans une boîte encore fermée. Désolée, maman.

Constantin prit immédiatement une petite gorgée.

— La théière est sortie, mais pas les verres ? C'est malin.

Le reproche dans sa remarque n'échappa pas à Dalila, qui le fixa du regard en lui offrant un faux sourire.

— Le thé est un peu amer, non ?

La grimace que Sarra affichait en retroussant son nez plongeait sa mère dans de vieux souvenirs. Là où sa fille n'avait aucune raison d'avoir peur. Les échos de ses gazouillis remontaient à la surface. Dalila sentit une chaleur l'envelopper.

— C'est vrai que je ne mets pas autant de sucre que supposé. J'en prends si souvent que, si j'en mettais plus, je finirais diabétique le temps de le dire ! Attends, je vais t'en apporter.

Sarra se leva immédiatement pour éviter que sa mère ne se lève encore et se dirigea vers la cuisine.

— Constantin ? Tu en veux ? lança-t-elle.

— Non merci. Je le trouve très bon, moi.

Dalila regardait Constantin souffler dans sa tasse. *Humm... Tu fayottes ?* Ses muscles se tendaient un peu plus chaque fois qu'elle le voyait prendre une gorgée. Le bruit de déglutition résonnait dans ses oreilles. Une satisfaction étrange, presque coupable, lui nouait l'estomac. Puis la voix de Sarra, revenue dans le salon, la tira brutalement de sa bulle. Soudain, elle réalisa ce qu'elle venait de faire. Une panique la saisit, bien qu'il fût hors de question d'effectuer une marche arrière. Elle s'excusa et retourna dans la salle de bain. En se regardant à nouveau dans le miroir, elle commença à regretter son geste. Son teint devint livide et son front moite. Il était trop tard. *À l'heure qu'il est, il en a déjà bu suffisamment pour s'écrouler bientôt. Oh mon Dieu ! Qu'ai-je fait ?* Son cœur se mit à battre très fort. Il fallait à tout prix éviter une crise de panique ou toute autre chose qui puisse éveiller des soupçons et l'accuser. Elle s'aspergea le visage d'eau fraîche. Enfin ressaisie, elle quitta la salle de bain. Ils avaient tous deux siroté la moitié de leur tasse. Seule celle de Dalila restait encore sur la table. Après avoir attendu que Constantin finisse la sienne, elle indiqua machinalement :

— Je crois que je vais me coucher.

— Tout va bien, Dalila ?

— Je me sens très fatiguée, je pense qu'il est l'heure pour moi de dormir, si ça ne dérange pas.

D'un commun accord, le couple se leva pour se diriger vers leur chambre. Dalila agrippa la main de sa fille pour la tirer

vers elle. Elle la prit dans ses bras et la serra très fort en lui disant tout bas :

— Tout va bien aller, ma chérie. C'est toi et moi contre le monde, tu te souviens ?

— Oui, lui répondit Sarra en souriant, les yeux tendres. Puis, elle embrassa sa mère pour lui souhaiter bonne nuit.

Dalila n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Impossible alors que son beau-fils était sur le point de rendre l'âme à cause d'elle. Étrangement, elle ne regrettait plus son geste. Plus rien n'avait d'importance, même si elle savait qu'elle se ferait attraper par la police. Tout était arrivé si vite et sa décision d'agir l'avait totalement dépassée. L'adrénaline ne la quittait plus. Ce n'est qu'à l'approche de l'aube qu'elle s'endormit d'épuisement.

Un cauchemar éveillé

— Sarra!

Le cri de Constantin déchira la quiétude du petit matin. Dalila se réveilla en sursaut. Son cœur battait déjà à tout rompre. Elle avait à peine dormi quelques heures, et un sentiment de panique lui coupa le souffle avant même qu'elle ne comprenne ce qu'il se passait. Elle bondit hors du canapé-lit, ses jambes chancelantes la portant à toute vitesse vers la chambre du couple. Les images de la veille lui revinrent par vagues confuses, des *flashes* qu'elle aurait voulu oublier.

— Sarra! Réveille-toi! continuait de hurler Constantin.

Quand Dalila entra dans la pièce, la scène devant elle lui glaça le sang. Sa fille gisait immobile sur le lit, ses bras tombants, son visage pâle et sans vie. Lui, agenouillé près d'elle, la secouait frénétiquement, ses cris emplis de panique et de désespoir. Une horreur indicible envahit Dalila.

— Non... Non, non, non! Ce n'est pas possible, cria-t-elle en s'approchant, cherchant à se convaincre qu'il s'agissait d'un cauchemar. Pourtant, le corps inerte de sa fille lui confirma cette vérité insupportable.

— Appelle une ambulance! hurla-t-elle en poussant Constantin hors du chemin pour s'agenouiller près d'elle à son tour.

Ses mains tremblantes s'attardèrent sur le visage de Sarra, caressant doucement ses joues glacées.

— Mon bébé... Non, non... Réveille-toi !

Alors que Constantin, ébranlé, appelait les secours, Dalila tenta une réanimation cardiorespiratoire. Chaque pression sur la poitrine frêle de sa fille la faisait pleurer davantage.

— Sarra, tiens bon, ma chérie. Reviens... S'il te plaît.

Reviens-moi !

Ses pensées se bousculaient de façon incontrôlable.

— Comment ? Pourquoi ?

Elle se revit dans la cuisine, le mouchoir contenant les pilules écrasées. Et soudain, la vérité s'abattit sur elle avec une brutalité insupportable.

— Non... Oh mon Dieu, non...

Elle s'arrêta net, paralysée, son esprit luttant contre ce qu'elle venait de comprendre. Sarra avait pris la mauvaise tasse. Le choc de cette réalisation fut pareil à un coup de tonnerre dans son âme. Le thé. La poudre. Tout s'était embrouillé dans le chaos de la veille. Cette révélation de la violence que Constantin exerçait contre sa fille. Elle voulait juste la protéger, protéger son bébé. Au lieu de cela, elle avait commis l'irréparable. Elle s'était trompée ! Une douleur déchirante envahit son ventre, remontant jusqu'à sa poitrine.

— Ça ne peut pas finir comme ça... Pas comme ça...

Malgré sa terreur, elle redoubla d'efforts, appuyant encore et toujours sur la poitrine de sa fille, ignorant les craquements inquiétants sous ses mains.

— Sarra ! Tiens bon, bébé, s'il te plaît, tiens bon !

Les secondes s'étiraient comme des heures. Constantin était à présent médusé, hébété, tenant son téléphone. Son regard alternait entre sa compagne inanimée et Dalila, qui continuait désespérément ses tentatives de réanimation. Les sirènes au loin sonnèrent enfin, apportant une lueur d'espoir. Les ambulanciers entrèrent en trombe, prenant aussitôt le relais. Dalila recula à contrecœur, ses mains couvertes d'ecchymoses et ses joues inondées de larmes.

— Faites quelque chose... Sauvez-la, je vous en prie ! supplia-t-elle.

L'appartement se transforma en un théâtre désordonné. Les gestes précis des ambulanciers contrastèrent avec le désarroi total de Dalila, qui regardait la scène en se tenant la bouche, affolée. Alors que les ambulanciers chargèrent Sarra sur un brancard, elle supplia encore et encore, *tiens bon, mon ange... Tiens bon...* Dans l'ambulance, le bruit monotone des machines rythmait la course contre la montre. Dalila serra la main froide de son enfant, invoquant des mots d'amour et des prières dans l'espoir fou qu'un miracle se produise. En arrivant à l'hôpital, son espoir fut brutalement anéanti. Les médecins s'activèrent autour de Sarra dans un ultime effort. Après de longues minutes, un silence de plomb envahit la pièce. Un médecin s'approcha de Dalila, ses traits empreints d'empathie.

— Je suis désolé. Nous avons fait tout ce que nous pouvions.

Dalila s'effondra, incapable de contenir le cri déchirant qui sortit de sa gorge. Son corps entier se mit à trembler tandis que les murs de son monde s'écroulaient autour d'elle. Constantin restait coi, le regard vide. Son esprit peinait

à saisir l'ampleur de ce qu'il venait de se passer. La mère éplorée, à genoux, serra le corps inerte de sa fille dans ses bras une dernière fois.

— Sarra, pardon... Pardonne-moi mon bébé... Je suis désolée... Je t'aime tellement !

Son chagrin emplit la pièce. Le drame d'une mère consumée par la culpabilité, le désespoir et l'amour pour son bébé.

Des retrouvailles

Dalila était le spectre d'elle-même. Elle s'assit dans une salle d'interrogatoire austère, son regard fixé sur la table, le corps tremblant de la tête au pied. Sa fille. Son unique fille était morte ! Elle avait juré de la protéger, de veiller sur elle, et pourtant... pourtant... elle avait pris sa vie de ses propres mains. Une erreur impardonnable. L'inspecteur Fortier entra dans la pièce. Un homme au visage marqué par les années, dont le regard vif scrutait chaque mouvement, chaque microexpression. Son visage, d'abord impassible, laissa brièvement transparaître une émotion plus intime en la voyant.

— Madame Dalila, vous souvenez-vous de moi ? demanda-t-il calmement, en s'asseyant en face d'elle.

— Non... Je ne crois pas... murmura-t-elle, la voix brisée.

— Je suis l'inspecteur Fortier, dit-il, en penchant légèrement la tête, guettant une réaction. J'étais chargé d'enquêter sur la mort de votre mari, il y a plus de vingt ans.

Dalila leva les yeux pour croiser son regard. Elle sentit une vague glaciale remonter le long de son dos. La réalité s'effondrait encore autour d'elle. Elle comprit que c'était la fin. Tout. Elle avait absolument tout perdu. Alors, pourquoi cacher quoi que ce soit ? *Que reste-t-il à protéger ?* Elle prit une grande inspiration, réfléchissant à ses mots.

— Je vais vous faciliter la tâche, inspecteur. Je n'ai plus rien à cacher.

L'inspecteur Fortier posa son carnet devant lui, laissant un silence calculé remplir l'air avant de demander.

— Que s'est-il réellement passé hier soir ? Prenez votre temps.

Dalila hocha la tête, rassemblant ses souvenirs fragmentés. Chaque mot qu'elle s'apprêtait à dire lui arrachait un morceau de son âme.

— Je savais qu'elle avait des problèmes avec Constantin, dit-elle, la voix tremblante. Ce n'était pas la première fois que je voyais des bleus sur les bras de ma fille. Mais cette fois... ils étaient pires. Profonds. Comme des chaînes invisibles.

Elle ferma les yeux un instant, revoyant l'image de Sarra, ses poignets abîmés, son regard furtif.

— Je lui ai demandé. J'ai essayé. Elle m'a juste dit... « pas maintenant ». C'est là que j'ai compris, vous savez. Je suis sa mère. Je savais qu'elle avait peur de lui.

— L'avez-vous déjà vu la frapper ? insista l'inspecteur, d'une voix à la fois basse et ferme.

Dalila secoua la tête.

— Non, mais... cela ne faisait aucun doute. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne fasse quelque chose de pire.

— Alors, que s'est-il passé ensuite ?

Elle sentit son souffle se raccourcir, chaque mot pesant une tonne.

— Après le dîner, je suis allée à la salle de bain. Par curiosité, j'ai regardé dans l'armoire à pharmacie. J'étais inquiète pour Sarra. Je voulais savoir si elle prenait des antidépresseurs ou autre chose.

— Et alors ?

Elle baissa la tête.

— J'ai vu cette boîte. Elle n'avait pas d'étiquette, mais je savais ce que c'était. De l'oxycodone. Ces pilules... Mon mari en avait pris jusqu'à en mourir.

Elle s'arrêta, les larmes commençant à couler sur ses joues. Je ne sais pas ce qui m'a pris, articula-t-elle.

— C'est comme si... quelque chose en moi avait explosé. J'ai écrasé les pilules. Je voulais... je voulais... me débarrasser de lui.

— Vous vouliez empoisonner Constantin ? corrigea l'inspecteur Fortier.

Dalila hocha faiblement la tête, incapable de prononcer les mots.

— Regrettablement, c'est votre fille qui est morte. Comment expliquez-vous cela ?

Elle éclata en sanglots, serrant ses mains tremblantes contre sa poitrine.

— Je ne sais pas ! Je leur ai donné les tasses. J'étais certaine de la bonne ! Mais... peut-être que je me suis trompée... ou qu'ils ont échangé leurs tasses. Je ne sais pas !

— Vous les avez vus boire chacun dans les tasses que vous leur avez tendues ?

— Oui... enfin, je pense que oui. C'est juste que la panique m'a saisie et je suis allée me coucher. Je croyais vraiment...

Sa voix se brisa complètement, laissant place à des sanglots incontrôlables. Fortier lui tendit un verre d'eau et attendit qu'elle retrouve un semblant de calme.

— Dalila, dit-il après un moment, d'une voix plus grave. Au point où nous en sommes, je crois que vous pouvez également me parler de ce qu'il s'était réellement passé il y a vingt ans.

Le regard de Dalila changea. Ses yeux, rougis par les pleurs, se durcirent. Ses traits se figèrent, et un calme sinistre envahit la pièce. L'inspecteur Fortier sentit à son tour un frisson glacial remonter le long de son échine. Il reprit.

— C'est vous qui aviez empoisonné votre mari ?

Elle balança lentement la tête de gauche à droite.

— On peut dire ça comme ça.

Un malaise suivit sa demi-confession. L'inspecteur Fortier, qui avait attendu cette vérité pendant deux décennies, sentit un mélange étrange de soulagement et de poids s'abattre sur lui.

— Pouvez-vous être plus précise ?

Dalila croisa ses bras sur la table, le regard vide.

— Je n'en pouvais plus. De sa colère. De sa cruauté. De voir Sarra souffrir... Sarra, même bébé, elle ressentait tout, je le

sais. Alors oui. J'espérais qu'il meure, ou qu'il pose un geste qui le ferait disparaître de ma vie. Je l'ai abandonné dans son problème et il s'y est noyé.

Elle leva les yeux vers l'inspecteur et mit les choses au clair.

— Je ne l'ai pas empoisonné... Je dois tout de même admettre que j'ai prié pour qu'il meure de son *addiction*.

Sa voix monta d'un cran, emplie de colère et de désespoir, puis elle poursuivit.

— Grâce à ça, j'ai pu l'élever comme elle le méritait ! J'ai pu lui offrir une vie meilleure... Jusqu'à... jusqu'à ce que...

Sa voix se brisa à nouveau. Elle baissa la tête, ses épaules secouées par des sanglots.

— Et maintenant, j'ai tout détruit. J'ai tué ma fille. Mon bébé. Et pour quoi ? Pour rien.

Elle s'effondra sur la table, brisée, son corps secoué de sanglots qu'elle ne cherchait plus à contrôler. L'inspecteur Fortier se redressa lentement, son regard toujours posé sur Dalila. Il avait entendu bien des confessions au fil des ans, celle-ci était différente. Elle n'était pas celle d'une criminelle ordinaire, mais celle d'une mère détruite, consumée par une douleur insondable et un amour dévastateur. Il ferma son carnet, ses doigts serrant un instant le cuir le temps d'absorber le poids des révélations. En se levant, il fit un signe discret à un jeune agent posté à la porte. L'homme s'approcha, nerveux, tenant une paire de menottes dans ses mains. Dalila, les yeux fixés sur la table devant elle, ne réagit pas. Elle était absente, son esprit avait quitté son corps. Elle n'opposa aucune résistance lorsque l'agent lui saisit les

poignets. L'inspecteur Fortier s'avança et posa une main ferme quoiqu'étrangement réconfortante sur son épaule.

— C'est dommage que ça n'ait pas tourné autrement, exprima-t-il, son ton empreint de compassion.

Dalila leva les yeux vers lui. Ses yeux rougis par les larmes semblaient hantés par une douleur infinie.

— L'unique chose que je regrette, monsieur l'inspecteur, c'est d'avoir tué ma fille.

Fortier déglutit, détournant le regard un instant pour masquer l'émotion qui montait en lui.

— Je sais, répondit-il doucement, presque pour lui-même. Ça aussi, c'est dommage.

*
* *

Seul le cliquetis métallique des menottes retentit dans la pièce. Guidés par un agent, les pas traînants de Dalila résonnèrent dans le couloir en direction de sa cellule. L'inspecteur Fortier resta seul un moment dans la pièce vide, le regard s'attardant sur l'endroit où Dalila se tenait quelques secondes plus tôt. Le poids de cette affaire, mêlé à une empathie qu'il ne pouvait ignorer, le cloua sur place. Il avait vu bien des choses tout au long de sa carrière, et chaque histoire laissait une empreinte dans son esprit. Celle-ci, il savait qu'elle ne s'effacerait jamais. Face à cette conclusion, il poussa un profond soupir, rangea son carnet, et sortit à son tour.